L'Apostrophe
Écrire et penser ensemble
Été 2017 - Cahier n°2

Champ libre
« Mais tu comprends rien, ma pauv'fille ! »

Agir ensemble
L'intelligence et le cœur

Sources et ressources
« Mon étoile, c'est vous ! »

DOSSIER

« S'en sortir », toute une histoire…

ISSN 2553-1417

ELODIE PERRIOT / SCCF

Le don de la parole

Voici qu'avec ce numéro 2, nous affichons clairement notre ambition : « *Nous en sortir.* » Il semble donc que le questionnement sur notre place dans la société et notre participation, sujet de débat du numéro 1, aient été pleinement exprimées.
Il s'agit maintenant de nous atteler à échanger avec vous sur les moyens de sortir de la marge et de jouer enfin pleinement notre rôle.
Au fil des débats, et à un moment de nos discussions, nous nous sommes demandé : quels sont les signes ostentatoires d'une réussite sociale ? Combien de comptes en banque ? Combien de mètres carrés habitables et non habitables nous donneraient la légitimité de claironner : « *Ça y est, je m'en suis sorti* », ou bien : « *Ça y est, j'y suis entré* », selon qu'on regarde en arrière, pour mesurer le chemin parcouru, ou qu'on scrute l'horizon, pour échanger les nuages contre des euros ?

> « Nous nous sommes demandé : quels sont les signes ostentatoires d'une réussite sociale ? Combien de comptes en banque ? »

Au fil des pages, Daniel fait l'éloge de la richesse, un rabbin donne sa réponse et des marcheurs nous disent comment ils ont battu les sentiers, les yeux rivés vers l'espérance.
Vous verrez aussi, amis lecteurs, que des gens ont chanté la liberté, pour conjurer l'enfermement, et qu'un participant a caressé un chat comme pour dire : « *Peut-on raisonnablement vivre toute une vie sans caresser un animal ?* »
Pour terminer, il y a vous, chère lectrice, cher lecteur, vous êtes de véritables donateurs, nos salutaires donneurs, car, en nous lisant, vous nous donnez la parole.

Khalid Hosni et Cyril Bredèche

Dédicace

Comme en hommage aux auteurs et lecteurs de *L'Apostrophe*, Pierre nous dédit ces lignes, tracées d'un trait de plume sur le coin d'une table, à Maurepas, dans les Yvelines…

L'effort

(Librement inspiré du poème d'Émile Verhaeren, « L'effort », extrait du recueil *La multiple splendeur*)

Par ce poème, je veux rendre un vibrant hommage
À tous ces héros qui triment sans cesse dans l'ombre
À tous ces travailleurs acharnés sans nombre
Qui créent, par leurs efforts, une sublime image !

Ô vous qui venez des quatre horizons de la Terre
Qui transpercez l'ombre pour qu'éclate la lumière
Dans vos villes d'effroi, de misère et de faste
Vous œuvrez chaque jour pour un monde plus vaste.

Ô vous qui croyez tous en des jours de paix éternelle,
Je vous sens, en mon cœur, puissants et fraternels.

Pierre

D'un numéro à l'autre 6
Ma place dans la société 7
Composition… 8

Champ libre 10
« Mais tu comprends rien, ma pauv'fille ! » 11
Coup de gueule… 14
L'éternelle question 18
L'homme dans l'oubli 19

Dossier : « S'en sortir », toute une histoire… 20
S'en sortir : comment et pour quoi faire ? 23
« S'envoler mais pour aller où ? » 23
« Ô temps, suspends ton vol » 24
« Derrière des portes fermées » 24
Sauvé par la pneumonie 25
« Heureusement, les murs ont des oreilles » 25
Ce que dit la rencontre à la confiance 25
Ce qui est dit et susurré 26
Être utile 27
« Occuper son cœur » 28
Le rabbin, le voyageur et le tabouret 28
Bonheur 29
Ce qui rend les choses difficiles, ce qui nous enfonce… 30
Les regards 30
Au bout du labyrinthe… le minotaure ? 30
S'en sortir : demandez le programme ! 32
Réduire les inégalités 32
Un travail pour tous 32
Une administration qui a les moyens d'être bienveillante 33
Des lieux pour des liens 33
Interpeller pour transformer 34
Structurer la solidarité 34
Si je pouvais, d'un trait de plume, refaire ce monde… 35
En débat : Aide-toi et le Ciel t'aidera 37
Se terrer ou retourner la terre 38
Est-ce qu'on est riche ou pauvre selon ce qu'on mérite ? 39
Rencontre au sommet 40
Paroles en liberté 42
Quand ma mémoire devient floue 42
Je ne suis plus digne 43
Si j'avais eu une mère 43
De ces miroirs, les ombres, de ce mouroir, ma tombe… 44
Les prisonniers 45

Lignes de vie 46
Farah ! 47

Agir ensemble 50
L'intelligence et le cœur 51
Des marcheurs pour se (re)construire 55

Sources et ressources 60
Mon étoile c'est vous ! 61

Empreintes 68
Le souhait 69
Naïma 72

Où trouver *L'Apostrophe* ? 76

D'UN NUMÉRO À L'AUTRE

ELODIE PERRIOT / SCCF

D'UN NUMÉRO À L'AUTRE

La parole libérée ne reste pas sans effets : elle nous rejoint et résonne en nous, suscitant d'autres paroles, réactivant d'autres expériences, en consonance ou en contrepoint. L'Apostrophe *est lue, relue et commentée. La parole circule, se prend et se donne. En liberté. Cette rubrique a pour objet de s'en faire l'écho.*

Ma place dans la société

Jean-Luc réagit à la lecture du dossier du numéro 1 de *L'Apostrophe* qui était consacré à la place des personnes en situation de précarité dans la société.

Quand je raconte mon vécu aux gens qui, par extraordinaire, s'intéressent à ce sujet, j'ai parfois l'impression d'avoir cent ans !

Point n'est pourtant besoin d'être vieux pour avoir vécu toutes sortes d'aventures, d'épiques anecdotes et d'insupportables drames humains.

Quelle est ma place, mon rôle dans la société ? C'était le sujet du précédent numéro de *L'Apostrophe* qui me donne envie de réagir à mon tour.

Je me vois comme un messager qui tenterait, par le biais de chansons et de poèmes, de faire comprendre à des gens bornés (comme beaucoup de politiques, par exemple), que la force et le courage d'affronter ses peurs face au « non-savoir » – l'ignorance –, le jugement, voire le « préjugement » de tous ceux qui vous regardent de haut quand vous vivez la misère et l'exclusion, quand vous êtes « différent », permet d'éviter de sombrer dans le plus noir naufrage.
Devenir SDF, vivre dans la rue, personne n'en est à l'abri.
Il n'y a pas de vaccin contre ça.

Et, une rupture en entraînant une autre, ça peut aller très vite.
Le fait qu'il y ait de plus en plus de chômage et de moins en moins d'argent dans nos poches fait que seuls les riches nés dans le luxe et les parvenus milliardaires peuvent être assurés de garder leur toit, et même leurs toits, à l'avenir. Personnellement, par rapport aux futurs SDF ou à ceux qui, malheureusement, vivent déjà à la rue, je suis une sorte de retraité.
De la rue.

Qu'est-ce qui fait que j'ai réussi à sortir de mon enfance malheureuse, à rester debout et bien vivant, à surmonter un accident de travail qui a failli m'être fatal, une maladie orpheline et à sortir de l'alcoolisme ?
Je pense que j'ai eu la chance de rencontrer les bonnes personnes au bon moment.
Celles qui m'ont permis de m'inscrire au conservatoire, lorsque j'étais à l'orphelinat, et d'y apprendre la musique. L'art d'autres fugues que celles dont j'étais coutumier à l'époque…

Mais surtout, surtout, je m'en suis sorti parce que je me suis battu. Je ne cherche pas à me vanter, mais je me dis parfois que

je suis quand même un sacré bonhomme. Mon expérience me dit qu'on peut s'en sortir avec la confiance et le courage, mais que ce n'est pas simple ! Je peux vous dire que ça représente un sacré paquet d'énergie ! Rien d'étonnant du coup que d'autres laissent tomber et ne se relèvent plus.

Cela me donne comme une mission dans la vie : mon but est d'inculquer aux gens de tous âges, et de tous niveaux d'intelligence, que l'ignorance et la peur des gens « différents », associées à l'incompréhension ou à l'indifférence vis-à-vis des « marginaux », des malades ou des pauvres, conduisent irrémédiablement à renforcer la déchéance et l'exclusion !

Plus vous avez peur, plus vous regardez les gens du haut de vos préjugés, plus vous les enfoncez dans leur déprime et leurs vieilles ornières, alors que c'est la compréhension, la confiance, une main tendue qui tient bon, même quand la rechute menace, quand nous-même on y croit plus, qui donne une chance de s'en sortir.
Tant que les gens se sentent humiliés, lâchés, abandonnés, mal jugés, incompris, vous les empêchez vous-même de sortir de ce que vous leur reprochez sans comprendre. Parce que ça vous dérange. C'est un terrible cercle vicieux !

Si j'étais milliardaire, j'achèterais un village abandonné (comme on en connaît en Ardèche) pour y loger tous mes amis chômeurs, pauvres, malades, SDF, perdus dans la solitude, afin de les sauver de leur triste sort et de repeupler, par la même occasion, nos belles campagnes ! Ça formerait une sacrée famille.
Et ça donnerait peut-être des idées à d'autres… Mais il en faudrait beaucoup !

Jean-Luc, Maurepas (Yvelines),
le 18 novembre 2016

Composition…

Vous avez été nombreux à vous interroger sur la recette de fabrication de *L'Apostrophe*, et en particulier de son dossier. Explications.

Parmi les valeureux lecteurs du premier numéro de *L'Apostrophe*, plusieurs nous ont demandé comment les textes avaient été élaborés, quelle était la part écrite par les membres des groupes de personnes vivant des situations difficiles et celle qui relève de la « patte » des rédacteurs ultimes.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires, notamment dans le cadre d'ateliers d'écriture. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, nourrie par l'expérience d'une vie difficile ; d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur. La pensée demeure totalement celle des auteurs. L'animateur n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail.
Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de ré-

écriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées. C'est un travail de passeur, d'accoucheur. Il favorise le travail et la naissance d'une pensée individuelle ou collective, par le climat de confiance, de bienveillance, d'écoute mutuelle qu'il instaure, les techniques qu'il propose mais, au bout du compte, le bébé n'est pas de lui.

Dans le dossier thématique, 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. C'est aussi un travail de chercheur d'or : l'animateur sait que tout ce qui s'exprime n'est pas pépite, mais qu'il y en a toujours, et de fort belles ! C'est souvent le cas des images spontanément employées : quand on a peu de mots, on trouve des images pour dire le réel, le ressenti de façon juste, et elles sont beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Malgré tout, le dossier thématique proposé à votre lecture est une composition qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé au sein des groupes.

Dans les deux premiers numéros de *L'Apostrophe*, le dossier résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf indications contraires, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de mêler dans ces textes certaines contributions individuelles, originales ou significatives, et des contributions qui relèvent, elles, d'une prise de position collective.

Nous sommes conscients que cette composition, comme tout travail d'édition, n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent.

Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial – eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.
Bonne lecture à tous…

Les membres du comité éditorial

Champ libre

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement de regard.

ELODIE PERRIOT / SCCF

À PROPOS DE L'AUTEURE :

Au cours d'un atelier d'écriture, l'animateur avait proposé un exercice tout simple, destiné à faire remonter des souvenirs, anciens ou récents, anecdotiques ou sérieux, puis d'en « déplier » un : chaque participant était invité, comme s'il se regardait vivre ce dont il se souvenait, à nommer non seulement ce qui s'était passé, mais surtout ce qu'il avait ressenti à l'époque.
Comme une évidence, tant elle l'avait hantée, Claudine avait choisi cette petite phrase : « Mais tu comprends rien, ma pauv' fille », *qui avait résonné dans son enfance, comme un refrain lancinant, et avait eu de lourdes conséquences dans sa vie, y compris d'adulte. Comme une humiliation. Maintes fois réitérée. Aux toutes dernières nouvelles, Claudine s'apprêtait à partir s'installer avec* « son chéri » *dans le Sud-Ouest, très loin de ses terres d'enfance qui lui rappelaient trop de souvenirs douloureux. Pour reconstruire une vie, une vraie, avait-elle dit.*
La sienne.
Pacifiée.
Jean-Marc Boisselier

« Mais tu comprends rien, ma pauv' fille ! »

PARCOURS DE VIE

« Mais tu comprends rien, ma pauv' fille ! »
Encore maintenant, j'entends, dans ma tête,
Ma mère ou la maîtresse me répéter
ce refrain :
« Mais tu comprends rien, ma pauv' fille ! »

« C'est pourtant pas compliqué, bon sang… »
Et, paf, prends ça dans les dents !
« T'es trop bête, ma pauv' fille ! »
Et me voilà nouée jusqu'à l'os
devant la page de lecture.
Comment dire quand on est bloquée ?
J'avais beau essayer de faire des efforts,
J'avais l'impression que mon corps devenait
électrique et se remplissait de béton
« Mais tu comprends rien, ma pauv' fille ! »
Ça devait être vrai, puisque tout le monde
le disait.

Il y avait bien quelque chose dedans
qui me donnait envie de crier
Que ce n'était pas vrai, que c'était les autres
qui ne comprenaient rien !
Mais c'était serré, bloqué, bétonné :
hurlante à l'intérieur… et muette.

Des fois, j'avais tellement de larmes
à l'intérieur
Qui ne pouvaient pas sortir
Que je croyais que j'allais m'y noyer.
Peut-être alors, ils comprendraient, tous.

La vie a passé. Il y avait toujours…
moi dedans… et moi dehors.
Des corps sont passés sur moi dehors,
Qui ne se sont jamais arrêtés sur moi dedans.
« T'es bonne qu'à ça, ma pauv' fille ! »

Nom de…
Je n'ai pas de mots assez forts,
de jurons assez puissants
Pour décrire la violence
de ce que j'ai ressenti
Le jour où ma mère m'a renvoyé ces mots
dans les dents !

Une fois de plus, j'en suis restée
extérieurement muette, assommée,
Mais quelque chose a hurlé, puis lâché
en moi, dedans.
Une digue s'est fracassée sur mes parois
de béton,
Me livrant, moi dehors, sans plus
de résistance, à l'inimaginable.

J'ai continué à me murer solidement
en moi-même, au plus profond,
Pour exister quelque part, en dépit de tout,
dans l'impénétrable.
Littéralement.

Mais ma tentative de repli a tourné
au désastre ;
L'armure elle-même s'est faite menace,
Rongeant et grignotant de l'intérieur
le peu de moi vivant,
Inexorablement. Sans espoir de retour.

J'ai tenté un sursaut, rageur, désespéré,
essayé de me battre,
Seule, à mains nues…
En vain.
Il est des prisons dont on ne s'évade pas.

Alors…

Les ongles inexistants à force d'essayer
de desceller le mur,
Lasse d'assister, impuissante,
à l'impitoyable externe dégradation,
Aphone à l'interne, à force de hurler
sans parvenir à me faire entendre,

J'ai tenté de me jeter du haut de la falaise
de l'oubli.

Raté…
Évidemment.
« Même ça, ma pauv' fille ! »
Le pire, c'est que, cette fois,
c'était mes mots à moi !

Je me suis retrouvée à flotter
entre quatre murs blancs,
Branchée de partout.
Plus cassée que jamais.
Étrangement calme, aussi.
Entre blouses assorties aux murs
et mines désolées,
Discours décalés et regards surplombants,
Entonnant une énième version
de l'éternel refrain…
« Mais ça va pas, la tête, ma pauv' dame ! »

Ben non.

Non, ça ne va pas. Je crois même l'avoir
hurlé à pleins poumons !
Extérieurement, cette fois…
Comme un premier cri de l'être,
Comme on jette une bouteille à la mer,
Histoire de se raccrocher à l'ombre fuyante
d'un dernier espoir.

Je sais aujourd'hui que ce fut, malgré tout,
un premier pas,
Une première fissure dans mon mur
de béton.
Une invitation à tenter autre chose
que passes, rapaces, carapace,
Impasses… Et manque.

Naïvement, j'ai voulu croire que
de nouveaux horizons étaient possibles
Même si je ne parvenais pas à en percevoir
les lignes.
Même si le futur semblait vouloir s'obstiner

à me filer entre les doigts.
Insaisissable.
« *Pas pour toi, ma pauv' fille !* »

« *Question de volonté* », m'a dit un jour
une bénévole…
Ben voyons ! L'envie de crier m'est revenue.
Avec la colère…
Non, mais ce n'est pas vrai !
Comment peut-on oser prétendre
des trucs pareils alors que tant de choses
nous échappent ?

Bouée après bouée, pourtant,
je me suis accrochée,
Grâce à la colère, justement, peut-être…
Comme j'ai pu, j'ai ramé, de grain en grain.
De toute beauté.
En mer inconnue, sans compas ni boussole.

Tout a continué à rester compliqué…

« Enfin, Madame, il manque votre papier machin… »
« Mais ça fait une heure que j'attends, je suis déjà venue deux fois. »
« Et vous n'avez pas renvoyé votre déclaration.
C'est pourtant pas sorcier, bon sang ! »

Et, paf, pour tes dents !
Ou ce qu'il en reste.

Je ne savais même pas quelle tête pouvait
avoir le papier qui manquait.
Pour moi, tous ces papiers,
toutes ces démarches,
C'était l'Himalaya par la face Nord
Sans oxygène et sans équipement !

J'ai fini par laisser tomber, me laisser partir,
cette fois sans retour.
De toute façon…

Jusqu'à notre rencontre, ton regard,
ton sourire, ta chaleur…
Cet ultime effort, mon premier grand risque,
ma dernière chance.
Tout mon corps gonflé comme pour faire
exploser le mur,
L'un tirant doucement, l'autre poussant…
Une naissance.

Ces torrents de larmes contenues
qui s'évacuent d'un coup…
Alors, seulement, j'ai mis un mot sur le mal
dont j'ai failli mourir
Six lettres terribles…

Le mépris.

Claudine

À PROPOS DE L'AUTEUR :

Invitation à l'indulgence… Ayant subi une enfance très malheureuse, je me suis forgé tout seul et je n'aime pas l'injustice. Cela me rend parfois très agressif ou excessif dans mes écrits. Je vois le visible et l'invisible, de jour comme de nuit, ce qui me fait passer pas mal de nuits blanches. Je détecte quand les personnes vont mal et je me sens triste pour elles. Hérissé, aussi, souvent ! Je vous remercie donc d'être indulgent vis-à-vis de mes écrits.
Daniel

Coup de gueule…

Aujourd'hui, l'injustice et les inégalités sont partout.
Dans le monde, entre les pays du Sud et du Nord, bien sûr,
mais même chez nous, à nos portes.
Comme si c'était normal, banal…
Mérité !?
Comme si personne n'y pouvait rien…
Mais qui peut croire ça ?
On peut dépenser des milliards pour aller dans l'espace et on ne trouve pas
le moyen de réduire les injustices les plus simples ?
Cherchez l'erreur !
Pour le même travail, les femmes gagnent moins d'argent que les hommes,
pourquoi ?

Où est le problème ?

Un avocat ayant plusieurs grammes d'alcool dans le sang, grille un stop
un lundi matin et tue une personne avec sa voiture. Il reçoit comme punition
trois mois de prison avec sursis, parce que c'est un notable.
Dans le même temps, un pauvre bougre vole pour nourrir sa famille
et va prendre, lui, trois mois de prison ferme.
Dans les réseaux pédophiles, il y a des personnalités très aisées ou très bien
placées qui ne sont jamais condamnées tandis que des institutions qui savent
ferment les yeux.

C'est ça la justice des Hommes ?
« *Suivant que vous serez puissants ou misérables…* »,
écrivait Jean de la Fontaine
Ben… les choses n'ont pas beaucoup changé en trois ou quatre siècles !

Où est le problème ?

Une personne qui se trouve licenciée de son entreprise reçoit son solde de tout

compte et doit se débrouiller ensuite alors qu'un président de la République qui a terminé son mandat garde, lui, à vie, son salaire, une voiture de fonction avec chauffeur et gardes du corps. Lui, il y a droit. C'est le contribuable qui paye.

Où est le problème ?

Le gouvernement n'a pas d'argent pour aider l'ouvrier qui se tue à la tâche, ou les associations qui aident les plus démunis, mais il trouve les moyens de débloquer des millions d'euros pour aider les banques ou les grosses entreprises.

Où est le problème ?

Si encore cet argent servait à embaucher, cela serait compréhensible, mais j'ai bien peur que cela ne serve qu'à arrondir les dividendes des actionnaires. Et, au final, ils débauchent tout de même…

Où est le problème ?

Ces Messieurs du gouvernement aident-ils le peuple ?… Bien sûr que oui, à leur façon : ils aident les pauvres à devenir plus pauvres et les riches plus riches. Leur premier souci, leur première source d'inspiration, ce n'est pas le bien du peuple, c'est l'épaisseur de leur portefeuille. Ou celui de leurs amis. Liberté, égalité, fraternité… La devise de la France est bien théorique !

Et, alors, où est le problème ?

Pourquoi y a-t-il des guerres ?
Parce que la cupidité n'a pas de frontières : les hommes très fortunés veulent avoir les ressources qui sont dans le sol du pays voisin, pour rien. C'est ça, l'amour de son prochain ?
Le gouvernement nous dit qu'il est contre les guerres mais il est le premier à soutenir les ventes d'armes. Pourquoi ? Ne me dites pas que c'est pour tuer l'ennui !
C'est parce que cela rapporte des sous dans les caisses de l'État.
Le dieu Argent nous mène à la destruction.

Où est le problème ?

Le gouvernement nous dit qu'il y a la crise du logement. Pour les Jeux olympiques d'Albertville, il a été construit des immeubles pour faire des hôtels. Aujourd'hui, ces immeubles sont vides et ils tombent en ruine parce que les promoteurs voulaient vendre ces immeubles beaucoup trop chers.

Où est le problème ?

Ces Messieurs du gouvernement nous disent que le chômage baisse. En période d'élections, ça fait bien de le dire… Mais ils se trompent, ce qui pose un petit problème, ou nous trompent en jouant sur les statistiques, ce qui en pose un bien plus gros !
C'est Pôle emploi qui radie à tout va ou qui propose des stages et formations qui ne débouchent sur aucun emploi. Et ce sont, bien sûr, les moins qualifiés qui restent sur le carreau.

Je connais des personnes qui ne sont pas ou plus inscrites parce qu'elles estiment que cela ne sert à rien, que Pôle emploi n'a de toute façon rien à leur proposer.
Quand je vois des personnes qui sont très fortunées, qui ne partagent pas quand elles croisent une personne qui n'a rien et lui disent : *« Tu n'as qu'à travailler »*, alors qu'elle se tue en vain à essayer de trouver un travail, cela me brise le cœur !

La précarité fait des ravages : je viens de rencontrer une personne qui avait réussi à quitter l'alcool. Cette personne survit avec le RSA. Seule, abandonnée, elle est retombée dans l'alcool et dans tous ses problèmes.
Je pense que cette personne est dans le désespoir et je ne sais pas comment faire pour l'aider… Le problème, c'est qu'elle refuse d'entendre les conseils qui lui sont donnés et que la violence revient.
Je finis par me demander si certaines personnes très aisées n'attendent pas tout simplement qu'on se détruise nous-même ou les uns les autres pour régler le problème.
Ils doivent confondre lutte contre la précarité et lutte contre les précaires.

Où est le problème ?

Je stoppe là, car la liste est tellement longue qu'il me faudrait des heures pour l'écrire.
Cela me donne envie de vomir, car personne ne bouge,
Tout le monde dit que c'est comme ça et qu'on n'y peut rien.
Allons donc !
C'est juste parce qu'on ne le veut pas vraiment…

Plutôt que de partager, chacun s'accroche à sa petite part et ratatine les autres pour en obtenir une un peu plus grosse. Même en bas de l'échelle, les trois quarts des gens se laissent prendre : celui qui a une deux-chevaux rêve d'une Mercedes… Toujours plus, en somme.
Pendant ce temps, les vraiment gros mangent le gâteau et nous laissent les miettes,
Quand il en reste.

Tout cela, c'est un manque d'amour les uns envers les autres.
Au fond, c'est de ce manque d'amour, plus encore que du manque matériel, dont on crève.

C'est lui, le problème !

Chers frères et sœurs
Méfiez-vous des beaux parleurs
Qui, sans la moindre pitié,
Vous laissent dans la précarité :

« Viens dans mon château
Je te donnerai du gâteau
Même si, dans ton assiette,
Tu ne trouveras que des miettes…

Viens travailler avec moi qui suis si malin,
Bien sûr, je te laisserai sur ta faim.
Moi, je mérite une grande maison,
Et je te laisse dans ton carton. »

Je vous entends déjà crier à la caricature…
Quelle noirceur dans l'écriture !
C'est qu'à force de tuer l'espérance,
On récolte propos sans nuances.

Donne-toi encore une chance, beau parleur,
De changer le cours des choses, renoncer à tes leurres.
Un cœur de pierre alourdit dangereusement le baigneur…
Pour que change l'extérieur, change-toi de l'intérieur.

Et, pour que chacun puisse croire enfin à de nouveaux matins,
Arrête de jouer au plus malin,
Retourne vers l'ouvrier sans traîner en chemin
Et, dans un élan d'humanité retrouvée, tends-lui la main !

Bon. Je sais que ce coup de gueule ne sera pas publié car tout ce qui dérange, on le met à la poubelle.
Mais, quand même, cela ne fait pas de mal d'y mettre des mots !

Daniel

À PROPOS DE L'AUTEUR :

Jean-Luc se présente comme jardinier – musicien. Il écrit, compose, cultive (des œillets poètes, notamment…). Outre sa participation au dossier thématique de ce numéro 2 de L'Apostrophe, en tant que membre d'un groupe de Maurepas (78), et son intervention dans la rubrique « D'un numéro à l'autre », Jean-Luc nous livre ici un de ses poèmes.

L'éternelle question

Il fut une époque où je vivais dans la rue
Je faisais alors partie de cette race d'individus
Qui, un jour, pour une raison ou une autre, ignorée,
Ont été rejetés par leurs proches apeurés.

De tout temps, l'incompréhension de la différence
Conduit les plus fragiles dans l'errance.
Acculés par les dettes, au chômage ou tout simplement
Sans famille et avec très peu d'argent.

On se retrouve alors en couple avec une bouteille de tisane
Qui devient notre seule compagne et nous sert de canne.
On la boit sans cesse pour guérir nos chagrins
Pour combler le vide en soi… et aussi la faim.

En trente-cinq ans, l'action sociale et les bénévoles ont fait
un grand pas en avant
Pour aider les plus démunis à se sentir plus vivants.
En les aidant à se sortir de leurs terribles galères.
Aujourd'hui, plus qu'hier, on peut se sortir de la misère
Avec beaucoup de volonté et de courage
Avec l'aide et la force de l'entourage.

Allez savoir, peut-être qu'un jour, vous aussi,
Vous vous trouverez accoudés à la fenêtre de vos chiens-assis
En vous posant cette éternelle question :
Quelle pourrait être la solution
Pour empêcher que des gens ne sombrent dans l'oubli,
Comme vous-mêmes auparavant l'avez fui ?

Jean-Luc

À PROPOS DE L'AUTEUR :

Benoît participe au groupe des « Fous d'art solidaires », à Créteil (Val-de-Marne). Lors du premier numéro de L'Apostrophe*, il avait pris la parole, avec force. Pour dire l'urgence de réagir. À l'instar d'un psaume, sa méditation se poursuit ici et se fait cri. Celui d'un homme blessé, s'adressant à son Dieu.*

L'homme dans l'oubli

L'homme s'assied et attend
Pendant que son corps rend l'âme
Et que son esprit ailleurs voyage.

Il rêve, ne peut rien demander ni répondre,
Juste observer le paysage.
L'homme est comme paralysé par la souffrance,
C'est le néant !

Touché par le fléau des hommes en difficulté
Il lui est intolérable de ne pouvoir s'abriter, ni manger, ni se laver.
Nous le savons,
C'est l'épuisement qui s'installe
Avec, au bout du compte, une mort inévitable.

L'homme prie mais ne peut agir.
Quand Dieu lui accordera-t-il de franchir sa porte grande ouverte ?
CELLE DU CIEL.

Benoît

DOSSIER

« S'en sortir », toute une histoire…

ELODIE PERRIOT / SCCF

« Sortir de la galère, est-ce possible ? », « Sortir de la galère, pour quoi faire ?… », « Galère, par ici la sortie ». Ce sont là quelques-unes des propositions – et nous en passons un certain nombre – issues des échanges en comité éditorial de votre revue pour trouver un titre à ce dossier. C'est dire la difficulté à cerner un sujet – « *choisir un angle* », diraient les gens du métier de la presse – aussi vaste que celui de : « Se sortir de la galère ». Sujet d'autant plus vaste qu'il est « traité » par des personnes touchées par cette « galère ».

C'est pourtant le choix que *L'Apostrophe* a fait avec les groupes associés à ce travail. Avec l'idée initiale de dire : « *S'en sortir, c'est possible, alors témoignons-en !* » Comme vous allez le lire dans les pages qui suivent, la question et les réponses apportées ne sont pas si simples. S'en sortir… oui, mais sortir de quoi, et pour aller où ? Et quel « remède » pour s'en sortir ? Un peu de bonne volonté suffit-elle ?…

Aux interrogations nombreuses – et débats tout aussi nombreux – qui parcourent ces pages et témoignent de l'expertise de leurs auteurs, répondent nombre de témoignages de vie des personnes pour qui le partage du vécu – ce qui a permis et permet de tenir et de s'en sortir – est envisagé comme une solution pour aider « l'autre » à se sortir de la galère. Le tout témoignant d'une possibilité, d'une capacité et d'une volonté formidable de « s'en sortir ».

À PROPOS DES AUTEURS :

Les pages de ce dossier et les différents articles qui le composent sont le fruit d'échanges et de plusieurs rencontres au sein de trois groupes de personnes en galère dans le courant du second semestre 2016, enrichis de textes rédigés par des personnes incarcérées ou ayant connu la prison.

• Le groupe « L'escale » de Dreux (Eure-et-Loir)

« L'escale » est un lieu d'accueil du Secours Catholique. Venus d'horizons très divers, des hommes et des femmes s'y retrouvent chaque semaine pour échanger, vivre un temps de convivialité, jouer, goûter, parler, écrire, dessiner aussi, à l'occasion de ce numéro 2 de L'Apostrophe.
Rémy, Béatrice, Alexandre, David, Daniel P. (Danny), Daniel M. (Doudou), Christine, Claire, Anne-Marie, Gisèle, Rose-Hélène, Christine, Denise et Chantal ont ainsi contribué à ce numéro et à la réflexion sur L'Apostrophe *numéro 2.*

• Le groupe « La table de Cana » de Maurepas (Yvelines)

« La table de Cana », c'est un rendez-vous de l'amitié, proposé conjointement par l'entraide protestante et le Secours Catholique. C'est une table ouverte, un repas partagé suivi d'échanges conviviaux, tous les vendredis. Chacun y a sa place, ses habitudes. Presque son rond de serviette. Pour autant, il y a toujours une place pour les nouveaux venus. Comme une famille ouverte à tous.
Christine, Maryvonne, Patrick, Pierre, Jean-Luc, Nicole, Odile, Joëlle, Monique, Geneviève, Nicole, Bruno, Françoise et Jean-Marc ont contribué à ce numéro.

• Le groupe « Les Fous d'art solidaires » de Créteil (Val-de-Marne)

Le groupe des « Fous d'art solidaires » se rencontre à Créteil chaque semaine autour d'un petit-déjeuner et d'activités artistiques. Ils ont créé une pièce de théâtre, jouée en novembre 2015, et ont participé au premier numéro de *L'Apostrophe.*
Benoît, Brahim, Abdallah, Brigitte, Cyril, Pascal, Marie-Thérèse, Michel et Jorge ont participé eux aussi à ce numéro.

S'en sortir : comment et pour quoi faire ?

À question simple, réponses complexes. Ce qui peut paraître naturel à tout un chacun révèle toute sa complexité quand on vit la galère de l'intérieur. Car sortir de la « cage » de la misère, même si la grille est ouverte – pour reprendre une des images du texte –, n'est possible que si l'on sait où aller. Et, pour trouver son chemin, la rencontre et l'autre se révèlent indispensables, comme une condition nécessaire, comme la solution à l'enfermement.

Ça veut dire quoi, s'en sortir ? Se sortir de quoi ? Pour aller où ? Sortir d'une difficulté précise, pour des gens qui ont des problèmes ponctuels, oui, pourquoi pas… Mais quand tu es né avec, tu n'as nulle part où aller. En fait, pour moi, ce n'est juste pas possible.

On ne naît pas égaux, et ce n'est pas qu'une question de fric : on n'a pas tous la même intelligence, la même beauté, les mêmes dons, certains sont plus handicapés que d'autres… Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

C'est sûr, quand tu es né la tête dans le ruisseau, tu as 95 % de risques d'y mourir aussi. Et, à l'autre bout de la chaîne, ça marche aussi pour le coup de la petite cuillère en argent dans la bouche… Les dés sont pipés dès le départ. Où est-ce que tu veux qu'on aille ? À part gagner au Loto, on ne voit pas ce qui pourrait vraiment changer les choses. Autant dire que c'est mort !

Être riche ou pauvre, c'est quand même d'abord une question de chance. Ceux qui habitent de grandes maisons et qui ont plein d'argent n'ont pas plus de mérite que d'autres, au contraire : eux, ils ont souvent hérité. Ils se sont contentés de naître au bon endroit. Ils n'ont pas eu à se battre tous les jours pour survivre.

« S'envoler, mais pour aller où ? »

Il faut se battre, ne pas perdre l'espérance… C'est important de ne pas rester inactif, mais ce n'est pas si simple. Je pense souvent à cette histoire de l'oiseau enfermé dans une cage : quand un oiseau a été enfermé dans une cage depuis des années, tu as beau ouvrir la cage, il ne sortira pas. Il a trop peur. C'est pareil pour des gens qui sont restés incarcérés très longtemps. Il faut du temps pour se risquer vers l'extérieur, pour oser s'envoler. Quand c'est possible. Oui, et puis, s'envoler pour aller où ?

Des fois, c'est la même chose quand on est dans la misère, c'est comme une prison dont il est difficile de sortir. Les barreaux ne sont pas les mêmes mais ils existent, à la fois intérieurs – ceux qui tiennent de la maladie, du handicap, de nos limites ou de celles qu'on se met nous-même comme les dépendances – et extérieurs : la société met en place des garde-fous pour éviter que les gens crèvent de faim – le Revenu de solidarité active (RSA), l'Allocation adulte handicapé (AAH) –

mais, comme on ne peut pas aller au-delà, ils se transforment en barreaux.
Finalement, on parle beaucoup de nos galères comme d'une prison dont on cherche à s'évader, à se sortir ou dont on a peur de sortir. Du coup, on se contente parfois de rêver, et on fait avec. Ou plutôt sans.

« Ô temps, suspends ton vol »

L'image d'un sablier correspond assez bien à ce que je ressentais lorsque je vivais à la rue : tout ce que j'essayais de construire, chaque fois que je trouvais un toit, cela ne durait pas. Je vivais sur le sable et le temps filait inexorablement. Je dirais que le temps s'était arrêté. Et moi aussi. Je vivais juste dans le présent : où j'allais dormir le soir, ce que j'allais faire de mes affaires, ce que j'allais pouvoir manger le lendemain.

Le temps le plus bizarre, c'était le matin, au réveil : surpris d'être encore là, sans savoir si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Pendant une certaine période, surtout au début, je penchais plutôt pour la mauvaise. Après, je m'en fichais. C'était comme ça, point. *« Circulez, braves gens, il n'y a rien à voir ! Quoique, si vous aviez un petit billet, je n'aurais rien contre… »*

> **« *Le passé est tellement compliqué que certains préfèrent l'oublier et, comme l'avenir n'offre rien de mieux, qu'est-ce qu'il reste ?* »**

La précarité est comme un grand labyrinthe dont on peut renoncer facilement à trouver la sortie. Mais on peut aussi chercher sans se décourager, s'égarer, revenir en arrière, essayer plusieurs voies… On finit toujours par trouver une sortie. Le bon chemin, c'est celui qui mène vers la liberté. Celle d'être soi-même.

« Derrière des portes fermées »

Il y a parfois dans nos vies des moments de bascule, de passage d'une situation à une autre. Ce qui favorise ces passages (c'est peut-être de ça qu'il est question quand on parle de s'en sortir), c'est de voir qu'il y a des gens qui nous aident et le fait d'avoir des copains : c'est la richesse des relations qui permet de s'en sortir. Mais, dans un premier temps, ce n'est pas facile d'aller vers des associations, de reconnaître qu'on ne peut pas s'en sortir tout seul. Les itinéraires de chacun sont uniques, mais il y a presque toujours des rencontres à l'origine d'une bascule vers quelque chose de positif.

Le passé est tellement compliqué que certains préfèrent l'oublier et, comme l'avenir n'offre rien de mieux, qu'est-ce qu'il reste ? Vivre comme on peut, le moins mal possible, le présent. Simplement rester vivant, essayant juste de profiter des moments sympas entre nous.

Je n'ai envie de parler que des bons souvenirs. J'habitais dans un appartement en mauvais état. J'avais trop honte et je n'osais inviter personne. Une dame et son mari m'ont proposé de m'aider à donner un coup de neuf à mon appartement. Ils ont tout refait. Je suis allée avec eux pour choisir les papiers peints, le parquet, tout. Ce fut comme si le soleil entrait à nouveau dans ma maison ! Maintenant, tous mes amis viennent me visiter.

J'ai été un an à la rue, à Chambéry. J'ai vraiment touché le fond… Ce qui m'a aidé, c'est d'aller vers les gens. Je n'ai jamais baissé les bras quand il fallait aider les autres. On reçoit plus qu'on ne donne. Chacun a besoin des autres. En même temps, on ne se comprend pas forcément tout de suite. Les autres ne réagissent pas forcément comme nous, ils ont une autre

histoire. Ça nécessite de faire le petit prince avec le renard, pour comprendre la logique de l'autre, pour chasser la peur, des deux côtés.

Il y a parfois de très belles choses derrière des portes fermées, juste en face de chez soi, ou tout à côté… Des fois, quand je me promène dans la ville, je vois des portes derrière de grands murs. Quand elles s'ouvrent, il y a de très belles maisons avec de grands jardins. C'est beau. C'est peut-être pareil avec les gens. Après, à l'intérieur, tout dépend de la vie qu'on y mène.

Sauvé par la pneumonie

C'est bizarre, mais je crois que ce qui m'a sauvé, c'est ma pneumonie. J'aurais pu y rester, ça a tenu à pas grand-chose mais je suis tombé sur un toubib super, une équipe super. Ils se sont tellement décarcassés pour moi que j'ai fini par penser qu'il fallait que je m'y mette aussi. Ils m'ont permis de croire que ça valait le coup et ce sont eux qui m'ont permis de commencer à reprendre pied sur quelque chose de solide, de sortir de mes sables mouvants.
Pour moi, c'était exactement ça : des sables mouvants où je m'enfonçais et dont je ne pouvais plus sortir tout seul. Ils m'ont tiré sur la berge et, après, j'ai pu commencer à remonter, même si ça a été long. Bon, il y a eu des rechutes mais, après, ce n'était plus pareil, parce que je savais qu'il y avait quelque chose d'autre de possible.

Je crois que ce qui aide, c'est de ne jamais perdre l'espoir de s'en sortir.

Quand tout va mal, il faut penser positif et surtout voir beaucoup de monde, ne pas s'apitoyer sur son sort, car il y a plus malheureux que nous. Il n'y a pas de plus belle richesse que d'être en bonne santé et d'être très bien entouré.

« Heureusement, les murs ont des oreilles »

Ce qui me fait le plus de bien, c'est de ne pas être toute seule. Je le suis très souvent. Ce qui me rend triste, c'est quand je me retrouve toute seule. Je mets de la musique et je parle aux murs. Eux, au moins, ils ont des oreilles, paraît-il. La solitude est difficile à vivre. Certains aiment être seuls, mais c'est une solitude choisie… Ça change tout !

Au fond, ce sont souvent des liens brisés ou absents qui sont à l'origine de nos galères, mais il y a tout aussi souvent de bonnes rencontres, à l'origine de ce qui nous a aidé à commencer à sortir des galères en question. Des rencontres avec des personnes qui ne nous jugent pas, qui croient en nous, qui nous font confiance.
Si on se sent jugé, c'est fichu !

Ce que dit la rencontre à la confiance

Quand on se sent exclu, on ne fait plus confiance à personne, y compris à soi-même. Lorsque c'est difficile, je me replonge dans mon passé pour retrouver ce qui m'a aidé à m'en sortir. On refait parfois les mêmes erreurs, mais ce qui a marché autrefois peut aussi nous aider aujourd'hui.

J'ai vécu ma jeunesse à Chamonix dans une famille très dure ! Je me sentais en cage, prisonnière des mauvais événements du moment. Mais j'ai toujours eu une petite voix, en moi, qui me donnait de l'espoir. Ce qui m'a aidée, c'est de me libérer, de casser la cage, de faire des choix qui m'ont permis de me sentir plus libre dans ma tête. Changer de lieu, arriver à Maurepas m'ont aidée. Je ne suis plus seule, j'ai des amis, on peut s'aider mutuellement.

On n'existe pas tout seul. On a besoin des autres, d'être entouré, de vivre des amitiés

sincères. Ce sont les autres qui nous disent que nous existons ! C'est d'ailleurs une sacrée responsabilité : nous devons prendre soin des autres, les écouter, leur parler, les respecter comme nous-même, aimer et recevoir de l'amour en retour… C'est ça qui rend heureux. Si nous voulons être heureux, il faut apprendre à donner sans rien demander en échange.

Ce qui est dit et susurré

– J'aime être avec quelques personnes. Quand il y a trop de monde, trop de bruit, ça ne va pas, je pars. Mais les fêtes tout seul, ce n'est pas terrible. Je ne mettrai pas de sapin dans ma maison. L'isolement, c'est assez terrifiant. Plus encore que le manque d'argent.

– J'aime avoir beaucoup de monde autour de moi. Ma famille est importante, surtout mes enfants. J'aime avoir de leurs nouvelles, savoir ce qu'ils vivent.

– J'aime aller dans des magasins, ne plus penser à mes problèmes, pouvoir rendre visite à mes petits-enfants, faire un bon repas entre amis, pouvoir discuter de tout et de rien, me sentir écouté, compris même s'il faudrait qu'au final, il y ait des jours meilleurs.

> *« La vie est plus belle à deux. Aucun de nous n'est fait pour vivre seul. La perte des êtres chers laisse un grand vide. »*

– J'aime marcher en ville, ça fait aller du côté de la vie. Je vais parfois à l'église faire une prière, mettre un cierge pour mon père, mon frère et ma femme. Cela me soulage et les rend présents pour moi.

– J'aime le contact avec la nature. Je suis impressionné par l'énergie, la vitalité des petits oiseaux qui cherchent leur nourriture tout en surveillant qu'il n'y ait pas de prédateur prêt à leur sauter dessus. Souvent, je reste là, à les contempler, à picorer moi aussi. Quand ils s'envolent à toute vitesse, je ferme les yeux et je m'envole aussi. Quand je ferme les yeux, je peux aller où je veux par la pensée. Puis je me réveille, je vois qu'ils sont partis… Je suis toujours là, mais je me sens plus léger.

– Cela fait du bien de pouvoir s'évader par la pensée.

– J'aime la forêt, les animaux, c'est la nature qui me fait du bien. Le contact avec les animaux est naturel, chez moi. Les humains sont souvent beaucoup plus compliqués… En même temps, j'aimerais retrouver quelqu'un pour partager ma vie. Depuis que ma femme est partie, il y a un grand vide ! Avoir une femme, un copain, c'est important pour avoir une vie à deux… C'est moins difficile que tout seul. La vie est plus belle à deux. Aucun de nous n'est fait pour vivre seul. La perte des êtres chers laisse un grand vide. La vie continue, mais c'est plus difficile.

– Ce qui nous fait du bien, c'est de sortir de chez nous, de la routine, de bouger, c'est d'être avec les autres, rencontrer d'autres personnes, avoir une vie sociale.

– Ça fait du bien de pouvoir parler. Entre humains.

– Il faut s'aérer l'esprit, sortir davantage pour se changer les idées et avoir beaucoup d'amis sincères.

– En ce qui me concerne, faute d'autre compagnie, ce qui me fait du bien, c'est de caresser mon chat, cela m'apaise et me fait réfléchir.

– Ce qui me fait du bien, c'est d'aller au Secours Catholique… Être ensemble, l'ambiance, les rencontres sont précieuses. On fait beaucoup de sorties. On est allé à la Tranche-sur-Mer, on a pris le bateau pour visiter un phare. Nous pensons qu'il est important de pouvoir repenser à des moments qui nous ont fait du bien.
Pour ça, il faut en avoir : le groupe permet ça.

– Moi, la sortie à la Tranche-sur-Mer, ça m'a fait du bien : ça me donne un souvenir positif, rare et précieux. Alors oui, on survit et on cherche juste à rendre le quotidien supportable ou un peu moins insupportable ! Ce n'est déjà pas si mal.

Être utile

Accéder au travail, aussi, c'est important. Pour gagner de l'argent, mais aussi pour être utile, rencontrer d'autres personnes, avoir sa place dans la société. Trouver un métier, se former, savoir faire des choses pour les autres, c'est intéressant.

Quand ça ne va pas, il faut toujours espérer des jours meilleurs et faire le double d'efforts pour travailler. Le problème, c'est qu'à l'heure actuelle, il y a de moins en moins de travail.

Le travail prend une place essentielle dans la vie, quand on en a… Cela permet d'avoir des collègues, des personnes avec qui partager ses soucis, ses idées.

Ça dépend quand même des collègues. Parfois, ils ne sont pas terribles !

La qualité des relations dans le travail, ça compte : je fais des heures de repassage, de ménage. Cela me permet de gagner un peu d'argent en attendant de trouver autre chose dans la restauration. C'est important d'avoir du respect pour les autres : je travaille chez une mamie qui est mauvaise.

Lorsque ma femme est décédée, il y a dix ans, j'ai mis la clef sous la porte et j'ai carrément changé de vie. Nous étions tous deux divorcés et remariés, avec deux enfants chacun. On s'était « recomposés », mais son décès m'a décomposé. Ce fut un moment très dur. J'ai tout plaqué. J'ai commencé à remonter la pente quand une belle-sœur m'a fait connaître des jeunes socialement déclassés, « l'Arche de Sainte-Anne ». C'est en me mettant à aider ces jeunes de 12 à 18 ans que j'ai remonté la pente. C'est en partageant avec les autres qu'on trouve le bonheur. C'est en aidant les autres qu'on s'aide soi-même, qu'on s'en sort, au fond. Ceux qui m'ont aidé m'ont tendu la main, ils ont été présents ; après, c'est à chacun de faire le reste. J'étais assez fier de ce travail, comme lorsque j'étais dans la Marine et que j'avais contribué à sauver des *boat people*.

> ***« Le travail prend une place essentielle dans la vie, quand on en a… Cela permet d'avoir des collègues, des personnes avec qui partager ses soucis, ses idées. »***

« Occuper son cœur »

Moi, je suis retraitée, je n'ai plus besoin de travailler, mais je cherche à me rendre utile. J'ai essayé de faire du bénévolat, mais ce n'est pas évident : je ne me sens pas attendue, j'ai du mal à trouver ma place dans les associations. Des fois, c'est un peu comme dans les entreprises, ils cherchent des gens avec plein de qualifications que je n'ai pas,

et puis, il y a des bénévoles qui s'accrochent à leur petit truc : pas question de laisser la place aux nouveaux.

L'exclusion, la discrimination, c'est ce que j'ai ressenti toute ma vie, depuis l'école maternelle, pour le boulot quand j'en avais, et ça ne s'arrête pas à l'heure de la retraite. Je ne pensais pas trouver ça dans les associations. Heureusement, il y a le groupe ; ça ne fait pas grimper le montant de la retraite mais, au moins, ça permet de se sentir attendue quelque part.

Il faut continuer à travailler, même si ce n'est pas pour gagner sa vie, il faut rester active, occuper son cœur et son cerveau, garder le contact avec les autres, se rendre utile même si c'est comme bénévole.

Ce qui m'aidé, c'est le travail et la musique. Mais je suis d'accord avec les autres : ce sont d'abord des rencontres, des gens qui ont cru en moi. Lorsque j'étais à l'orphelinat, à côté de Caen, un professeur de français était le frère

> *« Chacun s'imagine que son bonheur passe par toujours plus de biens matériels. »*

du directeur du Conservatoire de musique de Caen. Il lui a parlé de moi. C'est comme ça que j'ai commencé à prendre des cours. Je suis ensuite parti à Rennes puis à Paris. J'étais pas mal fugueur à l'époque, mais j'ai continué la guitare. Je n'ai pas réussi à trancher entre le métier de jardinier et celui de musicien, alors j'ai gardé les deux.

Le rabbin, le voyageur et le tabouret

ou vivre simplement pour simplement vivre

Un rabbin vénéré de ses disciples
vivait très sobrement dans un logement
des plus rudimentaires.
Vint lui rendre visite un bourgeois cossu
de la ville voisine, qui s'étonna à haute
voix de voir le rabbin logé dans une pièce
meublée en tout et pour tout d'une table,
d'un tabouret et d'une paillasse :
« – *Mais où sont donc vos meubles ?* »,
lui demande-t-il, tout surpris.
« – *Et où sont les vôtres ?* »,
répond le rabbin.
« – *Voyons, je suis seulement en visite,*
je ne fais que passer ! »
« – *Et moi aussi !* », de répondre
paisiblement le rabbin en le fixant
de ses yeux souriants.

Les trois quarts des gens pensent qu'on est heureux en ayant de l'argent, un toit, une voiture, de quoi se nourrir, de quoi se vêtir… Et c'est vrai que, quand tu n'as rien du tout, c'est sacrément galère. Mais ça ne suffit pas : l'homme n'en a jamais assez ! Celui qui a 800 € en veut le double, celui qui a le double pense qu'il serait plus heureux avec le double à son tour, et la chaîne continue sans fin. Chacun s'imagine que son bonheur passe par toujours plus de biens matériels.

C'est un problème avec les jeunes d'aujourd'hui : ils veulent tout, tout de suite. Ils ont tout un tas de choses, mais ce n'est pas ça qui permet d'être heureux. J'ai connu des Noël sans jouets, avec juste une clémentine. Finalement, on était content : on avait à manger, un toit, du chauffage… l'essentiel. Mes parents m'ont donné le sens de ce qui est important. Cela questionne le sens de ce qui est vraiment important dans la vie.

Les personnes fortunées sont-elles plus heureuses pour autant ? Pour nous, non :

elles vivent avec la peur de se faire voler ce qu'elles possèdent ou de manquer un jour. Et puis, surtout, il y a d'autres manques et d'autres peurs. Manque d'amour, peur de ne pas être aimé, de rester seul. Et ça, c'est partagé par tout le monde, riche ou pauvre ! On a au moins autant besoin de liens que de biens. Du coup, moins on a de biens, et plus les relations avec les autres sont importantes. Peut-être que ça marche dans les deux sens. En tout cas, quand on n'a ni l'un ni l'autre, c'est la galère plus, plus, plus !

Est-ce que les hommes veulent posséder plein de choses pour le seul plaisir de posséder ? Ce n'est pas sûr, c'est plutôt pour se rassurer eux-mêmes, ou pour se sentir reconnus par les autres : regardez les jeunes, c'est d'abord pour se sentir membres d'un groupe qu'ils veulent ceci ou cela, plus que pour l'intérêt du ceci ou du cela. Tout ça, c'est une question d'image, y compris à ses propres yeux. Ça renvoie à la question de savoir ce qui fait qu'un homme ou une femme se sent vraiment exister.

Pour être heureux, il est très important de savoir vivre simplement. Nous ne deviendrons jamais millionnaires, mais ce n'est pas ce que l'on cherche. Ceux qui le deviennent, c'est forcément au détriment d'autres personnes, et ça, c'est mauvais.

Bonheur

Pour nous, le bonheur est invitation
au voyage
Nous voudrions que jamais il ne prenne fin.
Rien ne sert d'attendre
d'autres lendemains :
Goûter pleinement chaque seconde de vie,
c'est cela être sage.

Le bonheur ne saurait être réservé
à quelques-uns.
Malheureusement, certains semblent
avoir raté le train,
Et vivent douloureusement
cet affront quotidien
De devoir se résoudre à tendre
désespérément la main.

Ce qui ne cesse de mettre un frein
au bonheur en partage,
C'est l'apparente fatalité de la misère
et du chômage.
Comment chasser du ciel
tous ces sombres nuages,
Pouvoir croire enfin que le bonheur
n'a pas d'âge ?

En ces deux jours où je me repose enfin,
Je me sens heureux comme un bambin.
Ils réactivent en moi ce lancinant refrain :
Pouvoir me poser quelque part
et me sentir bien.

Je sais que je ne suis pas au bout
de mon chemin
Celui qui me freine, le démarchage,
Les papiers et tout le train-train,
Face à un huissier qui déménage.

Je ne vois pas comment être humain
Et éviter de se donner la main.
Je ne veux plus me sentir pris en otage,
Être juste une personne
qui aime les visages.

Ensemble, cueillir le bonheur
à chaque jour qui vient,
Goûter des moments de rires et de partage,
Et, sans bien savoir ce que sera le chemin,
Avancer dans la vie jusqu'au bout
de notre âge.

Avoir le courage de tourner la page
Repartir la tête haute avec entrain
Et, à l'image des trois rois mages,
Écrire notre histoire, tels des écrivains.

Michel, Abdallah, Jorge,
Pascal et Marie-Thérèse

Ce qui rend les choses difficiles, ce qui nous enfonce…

C'est dur de remonter la pente quand on a bien touché le fond du puits. (C'est toute l'histoire de l'âne que vous lirez page 38.) On a l'impression de ramer à contre-courant. J'ai bien aimé l'histoire de l'escalator social qui fonctionne à l'envers, évoqué dans le premier numéro de *L'Apostrophe* : c'est exactement ça ! Des fois, les choses s'enchaînent et, plus on tombe, plus on se demande quand ça va s'arrêter. On n'a même pas le temps de commencer à relever la tête qu'il y a autre chose qui vous tombe sur le crâne.

En ce qui me concerne, chaque période de ma vie a eu ses difficultés. À l'école, je ne voyais pas au tableau et, souvent, je ne pouvais pas suivre. Solution : je quittais la classe. À ma sortie de l'école, il y a eu le chômage et les disputes familiales. Alors je partais en auto-stop et je discutais avec les gens qui me prenaient. Cela me soulageait.

Les regards

J'ai une très mauvaise vue et je me sens exclu à cause de cela. Je crois que ça fait peur aux gens, ça les gêne. Si j'avais eu une meilleure vue, j'aurais pu accéder à l'amour, au travail… Des fois, on me dit que ce sont eux les aveugles. Les gens qui me disent ça ont peut-être raison, mais c'est quand même moi qui dois vivre avec ça !

Les regards des gens dans la rue sont terribles. Je pense à ces jeunes qui sont passés devant nous en disant : *« Tiens, il y a les clochards ! »* J'ai préféré ne pas relever. Mais c'est blessant, humiliant ! Ce qui nous fait mal, ce sont ces réflexions blessantes qu'on entend tout le temps. Ce sont les inégalités entre les êtres que rien ne justifie et surtout le mépris dont font l'objet les plus cassés et malchanceux d'entre nous.

Au bout du labyrinthe… le minotaure ?

Pour moi, ce qui rend les choses difficiles, c'est que les démarches sont compliquées. Avec les administrations, il faut toujours ramener des papiers, il en manque toujours un. Des fois, on ne voit même pas de quel papier ils parlent. Et on te fait bien comprendre que tu ne comprends rien. En plus, on fait parfois la queue pendant des heures.

Un jour, une dame à un guichet, qui venait de me demander de revenir pour la troisième fois, m'a dit, sur un ton incroyable, que *« ce n'était pas grave puisque je n'avais que ça à faire »*. J'ai réussi à ne pas lui casser le nez, mais j'ai mis une semaine à m'en remettre !

C'est vrai que, quand je vois les dossiers qu'il faut remplir, des lignes et des lignes, des questions dont je ne comprends même pas le sens, des trucs très privés et compliqués, je laisse tomber. Tant pis, qu'ils gardent leur fric chéri, je me débrouillerai autrement.

Mais ça me met en colère : c'est qui ces ronds-de-cuir qui pondent des trucs pareils ? À croire que c'est fait exprès pour humilier ceux qui n'ont pas pu faire des études. Peut-être que ça les valorise. À moins que ce soit voulu pour faire des économies sur le dos des pauvres gens ! D'accord, il faut peut-être des garde-fous pour éviter la triche… Mais ils ont qu'à venir voir comment on vit ou les remplir avec nous, leurs dossiers. C'est en tout cas une preuve qu'on est dans une société de méfiance et de contrôle.

Alors que c'est le contraire qui permet de s'en sortir.

Quand même, dans plein de lieux, on a tendance à enfoncer les gens… Au Secours Catholique, au moins, on a tendance à les valoriser. Ça fait réfléchir sur ce qui devrait être fait partout pour vraiment aider ceux qui ont du mal à s'en sortir. ■

Il y a urgence à agir…

Je suis né en France, mais de parents touaregs
C'est comme si j'étais né dans la mer :
Là-bas, je suis considéré comme un touriste
Ici, je suis un enfant d'immigré
Je ne suis de nulle part.
Être né quelque part, cela ne suffit pas !

L'essentiel, je le retrouve lorsque je suis avec des gens comme vous.
Dans l'ordinaire des jours, on vit reclus, renfermé sur soi-même.
Personne ne connaît son voisin.
Ici, on cherche à retrouver son vrai désir.
Là, il y a une brèche… J'espère qu'elle portera ses fruits !

Brahim (Créteil)

S'en sortir : demandez le programme !

Si chaque individu à son échelle cherche (et trouve) des solutions pour s'en sortir, il n'en reste pas moins que la société et le système social ont un rôle à jouer pour éviter que les personnes s'enlisent dans la pauvreté. Propositions.

La première chose à faire, si on veut éviter le cercle vicieux de la précarité qui se transmet de génération en génération, c'est d'abord de faire en sorte que les gens n'y entrent pas et, donc, mettre le paquet sur l'éducation : que tous les enfants puissent réussir à l'école ; et que les parents soient mieux aidés dans leur boulot de parents, pour donner à leurs enfants toutes les chances de réussir. Il faut recréer des espaces de parole entre les parents et l'école, pour travailler ensemble pour le bien des enfants. Pour l'instant, il y a, des deux côtés, trop de méfiance. Il faut casser ça.

N'abandonnez pas nos enfants, ne les enfermez pas dans leurs échecs !

Réduire les inégalités

La deuxième chose, c'est le partage : que les ressources soient autrement réparties entre tous, selon les besoins de chacun et non selon leurs mérites supposés. Réduire les écarts de revenus : rien ne justifie qu'un patron gagne cent ou mille fois plus qu'un de ses employés !

On ne parle pas seulement des revenus du travail ou des allocations diverses, mais aussi de l'ensemble des biens que possèdent les gens. Quand on sait qu'en France, les 10 % les plus riches de la population possèdent 50 % du patrimoine alors que les 10 % les plus pauvres en possèdent 0,1 % (selon l'Insee), la marge est grande ! Et on ne parle même pas de ce qu'il en est des plus pauvres des pays pauvres.

Pas besoin d'être riche, on peut vivre très simplement, mais la répartition est une des clefs importantes. On parle beaucoup d'un revenu universel mais, s'il existe un jour, il faut qu'il permette de vivre dignement, pas seulement de survivre en tirant le diable par la queue, et donc qu'il soit plutôt au niveau du Smic.

Un travail pour tous

De toute façon, il est complètement faux de croire que les gens n'ont pas envie de travailler et préfèrent rester à rien faire en touchant le RSA. À quelques exceptions près, on a besoin de se sentir utile, d'avoir une activité reconnue et qui permet de vivre correctement et d'apporter une contribution à la société, de pouvoir exercer sa créativité, qui n'a d'ailleurs pas pour seul but de subvenir à ses besoins, mais d'apporter une plus-value sociale, une façon de créer des liens, de donner du sens.

Mais peut-être que ça veut dire qu'il faut arrêter de supprimer le travail, arrêter de remplacer l'homme par des machines, penser des logiques différentes : sortir de la course à la performance, à la rentabilité et au profit maximum pour quelques privilégiés, qui ne laissent que des miettes aux ouvriers et qui mettent plein de gens sur le carreau.

Même si ce n'est pas directement pour avoir un travail, il faudrait remettre les gens dans un circuit social, dans un réseau, qu'ils puissent avoir une activité, même bénévole dans un premier temps. Il n'est pas bon qu'ils restent dans leur canapé ou qu'ils tournent en rond toute la journée.

Une administration qui a les moyens d'être bienveillante

Simplifier les démarches administratives, mais pas à la marge : avoir en face de nous des personnes compétentes, qui ont le temps de recevoir les gens, qui les connaissent, qui ne leur jettent pas des regards soupçonneux, qui ne jouent pas de leur petit pouvoir en regardant les gens de haut ou en les prenant pour des abrutis, qui soient formées pour ne pas rester bloquées dans des logiques administratives et de contrôle, plus que de compréhension et de soutien, qui ne redemandent pas aux gens x fois le même renseignement parce qu'il s'est perdu, qui ne les obligent pas à aller en dix lieux différents qui ne communiquent pas leurs informations entre eux.

Bref, moins de papiers, moins de preuves, moins d'interlocuteurs, moins d'attente, moins de mépris, plus de temps, plus de confiance, plus d'efficacité et de bienveillance… Un vrai service du public, quoi.

Attention : on ne dit pas ça pour que les gens qui nous accueillent se fassent engueuler parce qu'ils ne nous reçoivent pas toujours très bien ou ne nous aident pas comme on l'espère, mais pour que leurs chefs et les politiques leur donnent les moyens de le faire. C'est un intérêt commun.

On a dit moins de papiers. On ferait mieux de dire moins de paperasse, parce que, justement, quand on n'a pas de papiers, on aimerait bien en avoir ! Je ne dis pas que ça suffirait à tout régler mais, pour moi, ça changerait tout. C'est difficile quand on n'a pas de papiers, on n'existe pas. Il n'y a que pour les contrôles qu'on n'est pas transparent.

Inventer une société et un système basés sur la confiance et le service et non sur le pouvoir et la défiance. Quelqu'un qui me fait confiance, c'est un sacré cadeau. La bénédiction des autres, ça peut donner des ailes. C'est décisif pour pouvoir « s'en sortir ».

Des lieux pour des liens

Favoriser les lieux qui permettent de créer des liens, de sortir, d'accéder aux loisirs, à un temps de vacances, à la culture, au sport, à la santé… On n'arrête pas de dire que la qualité des liens que l'on tisse est plus importante que tous les biens de la Terre, même s'il en faut un peu pour vivre et qu'il faut donc mieux les répartir. On ne s'en sort pas tout seul. Nous nous en sortons les uns par les autres. Nous avons besoin les uns des autres.

Les autres nous donnent de voir l'invisible que nous ne voyons pas dans nos vies.

> *« Les autres nous donnent de voir l'invisible que nous ne voyons pas dans nos vies. »*

On peut d'ailleurs aussi réfléchir à la façon dont nous-mêmes traitons ces personnes, quand nous déversons sur elles la colère, l'angoisse, l'impatience qui s'expliquent mais qui rajoutent de la pression.

En tout cas, il faut sortir du cercle vicieux qui fait que, de chaque côté du comptoir ou du bureau, chacun est épuisé et exaspéré et que, du coup, ça se passe mal pour tout le monde.

C'est peut-être sur cet aspect que nous avons le plus de possibilités d'agir concrètement, parce que ça, ça dépend aussi de nous. Pour le reste, on a le sentiment que cela nous échappe. On a l'impression que les politiques ne peuvent pas changer grand-chose, ou ne le veulent pas. Trop d'intérêts et pas assez de courage, peut-être. On peut se mettre en colère et, des fois, ça fait du bien de vider son sac, mais ça ne change rien.

Interpeller pour transformer

On peut aussi choisir de ne pas se taire (finalement, c'est ce qu'on fait ici), d'agir dans des associations pour faire bouger les choses près de chez nous.

On voudrait que ça serve à ça, *L'Apostrophe* ! C'est pour ça qu'elle s'appelle comme ça. Il faudrait l'envoyer à tous les politiques. Moi, je l'ai donnée au maire. Mais est-ce que ça marchera ? Est-ce qu'ils ont encore des oreilles qui savent écouter. Souvent, ils se contentent d'avoir l'air d'accord avec ce qu'on dit, mais ils n'en tiennent pas compte.

Une société idéale, ça n'existe pas… il faut regarder du côté des toutes petites choses autour de nous, dans nos immeubles, nos quartiers, nos villages. Si plein de gens améliorent plein de petites choses localement, alors toute la société bougera.

Moi, je ne sais pas. D'accord, c'est positif d'avoir au moins essayé de faire quelque chose mais, au fond, je crois qu'on s'épuise comme ça ; au mieux, on améliore les choses à la marge, mais les injustices ne changent pas. Ceux qui profitent de la situation ne sont pas prêts à partager. Il faudrait un sacré coup de pied dans la fourmilière pour que ça change vraiment !
Quand même… Il n'y a pas de petites choses : si la goutte d'eau n'existait pas, il n'y aurait jamais d'océan ! Par contre, c'est sûr, il faut beaucoup, beaucoup de gouttes d'eau !

Structurer la solidarité

Ce qu'on cherche, c'est la solidarité. Pas pour en être dépendants, même si on en a aussi besoin, mais pour en être acteurs, dans les deux sens, avec d'autres. Il est important de développer des réseaux d'entraide. C'est un levier important pour avancer sur sa propre situation.
« Solidaire », cela nous fait penser à « solide ». Il faut reconstruire des relations solides qui n'excluent personne. Tout le monde y gagnerait. Nous aussi, on est concernés, entre nous, avec ceux qui vont encore plus mal, qu'ils viennent d'ici ou d'ailleurs.

L'humanité, c'est comme une grande chaîne. Sa solidité dépend de celle de chacun des maillons. Si un seul maillon craque, c'est toute la chaîne qui casse. Et ça fait des dégâts ! On tient et on avance ensemble si on prend soin de tous les maillons. ■

« L'humanité, c'est comme une grande chaîne. Sa solidité dépend de celle de chacun des maillons. »

Si je pouvais, d'un trait de plume, refaire ce monde…

Il me faudrait, pour ce changement,
bien plus d'une seconde !
J'arrêterais toutes les guerres dont
on nous parle à longueur d'ondes,
Et je voudrais en tout cas
que le bonheur l'inonde.

Sans doute, le referais-je à l'image
de mes pensées qui abondent,
Différent de celui dont d'autres rêvent
au fil de l'onde,
Veillant à commencer par me mettre
à leur écoute profonde,
Sous peine de m'étonner que l'orage
au loin menace et gronde.

Si je pouvais, d'un trait de plume,
refaire ce monde…
Je dénoncerais le gaspillage
qui nous mène à la tombe,
Les polluants ne terniraient plus la pureté
de notre onde,
Protéger cette terre,
c'est ce qui nous incombe.

J'éradiquerais toutes les maladies
et formes de déchéance,
Chacun aurait accès à la nourriture
en abondance,
À un toit et à un foyer en permanence,
En un monde où l'égoïsme et la cupidité
se mettraient enfin en vacances.

Je sèmerais au vent,
les graines de l'espérance,
En vue d'un monde plus habitable,
Où chaque être aura place à la table,
Sans exclusion, ni allégeance.

Je briserais le silence d'un cri immense,
Afin que chacun prenne pleine conscience
Que la vie de tout être a du prix et du sens,
Et qu'il nous appartient qu'elle profite
à tous en abondance !

Je demanderais à Dieu :
« Pourquoi tant de violences ? »
Mais Dieu peut-il supprimer la souffrance ?
Dieu est-il une création de l'homme
en mal d'angoisse,
Ou sont-ce plutôt les religions
qui, sur ce terreau, croissent ?

Je crois que quelque chose de plus grand
que nous dessine un sens,
Et nous ouvre un chemin escarpé
vers la transcendance.
Nous ne sommes pas au bout
de nos questions existentielles !
La route est encore longue vers le pays
où coulent le lait et le miel.

Au fond, qu'importe,
Si la vie nous porte…

Nous continuerons à semer au vent
les graines de l'espérance,
Dans une grande transe qui partira
dans tous les sens.
Sans offenses ni conséquences,
nous ferons alors l'expérience,
D'un bonheur infini, sans risque
d'accoutumance.

Pour construire une paix intérieure
belle et pleine de sens,
Jamais nous ne nous laisserons abattre
par la désespérance ;
Au-delà de tous les avatars
et des coïncidences,
Nous nous adonnerons à la vie
avec une passion sans nuances.

Nous continuerons à semer ensemble
les graines de l'espérance,
Pour qu'entrent dans l'éternelle danse,
Tous ceux qui donnent à la vie tout son sens,
En faisant de la fraternité
la plus belle expérience.

Groupe « La table de Cana »,
de Maurepas (Yvelines)

Christine se sent bien plus à l'aise pour dessiner que pour rédiger… Ce dessin est son œuvre, sa façon de participer aux échanges du groupe, de s'en sortir, peut-être… d'exister, sûrement !

En débat : Aide-toi et le Ciel t'aidera ?

S'en sortir, ça se mérite ? À cette question, nombreux sont ceux qui répondent par l'affirmative sur le mode : « *En se bougeant, on peut tous s'en sortir.* » Pourtant, du point de vue de ceux qui sont « au fond », la solution n'est pas aussi simple… et fait débat.

Il faut se bouger soi-même pour que les choses bougent : regarde, même pour gagner au Loto, il faut aller jouer. « *100 % des gagnants ont tenté leur chance* », dit la pub.

– Oui, mais ça illustre bien le fait qu'il ne suffit pas de se bouger pour gagner !

– Quand même, si tu ne te bouges pas, c'est mort… Ce qui aide à s'en sortir, c'est le courage, la volonté ! Trop de personnes se contentent d'être assistées et ne se bougent pas, ne font aucun effort. Pour s'en sortir, il faut aussi se battre, ne pas tout attendre des autres.

– De fait, il y a des personnes qui pourraient se relever les manches et faire autre chose que la queue dans les files d'attente des associations. C'est une minorité, mais cela existe, même si ce serait abuser que de parler de profiteurs du système, parce qu'on ne fait que survivre dans ces conditions.

– Certains s'en sont sortis parce qu'ils se sont battus, avec beaucoup de volonté et de courage… Mais le courage, on en parle après coup… Sur le moment, on en bave et on se demande où est le bout du tunnel, si même il existe.

– En plus, quand on dit aux gens que c'est une question de volonté, de courage, on leur fait comprendre que, s'ils en sont là, c'est de leur faute, qu'ils n'ont qu'à se bouger, faire des efforts… Des trucs qui vous enfoncent bien la tête sous l'eau quand vous êtes déjà en train de vous noyer !

– Ça alimente le fantasme du mérite : ceux qui s'en sortent seraient ceux qui le méritent. C'est commode, au fond : ça déculpabilise ceux qui s'en sortent le mieux. On justifie le fait qu'il y ait des inégalités par le recours à l'explication du mérite.

– C'est faux, complètement injuste et insupportable pour ceux qui n'en peuvent plus ou qui n'ont pas eu les mêmes chances au départ. Ça fait partie des préjugés qu'il faut dénoncer.

– Et puis, pour beaucoup d'autres, le courage, la volonté, c'est du pipeau, c'est au-dessus de leurs forces. La volonté seule ne suffit pas. On s'épuise, on s'enfonce tout seul. On a beau dire : « *Lève-toi, secoue-toi* », ça ne marche pas… Tous les ressorts sont cassés.

– Il faut tellement d'énergie pour se battre,

quand on est au fond du trou ! Ceux qui ne s'y sont jamais trouvés ont du mal à comprendre. Parfois même, ceux qui ont réussi l'oublient ! La misère, c'est comme la déprime, ça enferme et ça vous retire toutes vos forces. On ne croit plus que c'est possible qu'il puisse exister autre chose.

Se terrer ou retourner la terre

Tout le monde n'a pas la force du vieil âne.

Un vieil âne tombe un jour
dans un trou profond.
Dans un premier temps, le fermier,
propriétaire de l'âne, se demande
comment le sortir de là.
Puis, il se dit que la pauvre bête est bien
vieille, ne peut plus faire grand-chose,
qu'elle est sans doute blessée… Que le trou
avait été creusé pour faire un puits,
qui n'a jamais donné d'eau…
Alors, à quoi bon ?
Il décide donc de combler le puits
et, aidé de quelques voisins,
commence à y jeter de la terre.
Au début, l'âne manifeste sa colère
et se met à braire de toutes ses forces…
Puis se tait…
Intrigué, le fermier se penche
et reste stupéfait :
À chaque pelletée de terre qu'il reçoit
sur le dos, l'âne s'ébroue, monte sur le tas
de terre, le piétine, le tasse, et attend
la pelletée suivante…
Puis il recommence, reçoit la terre
sur son dos, s'ébroue, monte sur le tas…
Jusqu'à s'en sortir…

– Tant que l'âne ne comprend pas ce qui lui arrive et ne retrouve pas l'énergie de se battre pour survivre, pour s'en sortir… Au mieux, on le nourrit en le laissant au fond du trou ; au pire, on l'enterre avec tout ce qu'on lui envoie sur le dos.

– Est-ce que les gens mesurent l'énergie qu'il faut pour se battre quand on est au fond du trou et que plus personne ne pense qu'on peut servir à quelque chose !

– Et encore faut-il que l'âne ne se soit pas cassé les pattes en tombant et puisse effectivement tenir debout.

– Et puis, pour se battre comme ça pour s'en sortir, encore faudrait-il que cela vaille la peine. Si c'est pour trouver des stages de formation qui ne débouchent sur rien, des petits boulots mal payés, instables et mal considérés. Les bras vous en tombent ! ■

Est-ce qu'on est riche ou pauvre selon ce qu'on mérite ?

Oh que non ! Tout dépend des biens
dont on hérite !
De l'endroit où l'on naît
et dans quelle contrée on habite.
On peut être né dans la pauvreté
ou y tomber de façon subite,
Mais, dans tous les cas, il y a de quoi péter
une durite !

On n'est pas riche ou pauvre
selon ce qu'on mérite !
C'est ce que parfois certains veulent
nous faire croire et avancent,
Pour se rassurer et se donner
bonne conscience,
Alors qu'il y a ceux qui ont de la chance
et ceux qui n'en ont aucune,
Qui rament à s'en épuiser sans jamais
réussir à décrocher la Lune !

Cela n'a rien à voir avec la volonté,
le courage, l'effort ou l'espérance :
Certains triment toute leur vie
sans la moindre reconnaissance…
Prétendre qu'il suffit de vouloir s'en sortir
relève du mensonge,
C'est le genre de remarque
qui nous enfonce et nous ronge.

On n'est pas riche ou pauvre
selon ce qu'on mérite !
L'argent est un sujet tabou,
le genre de sujet que l'on évite !
Il est aussi honteux d'en avoir
que d'en manquer ensuite.
Mais quelle richesse, au fond,
peut contribuer au bonheur ?
Est-ce celle du compte en banque
ou celle qui vient du cœur ?

On peut être riche ou pauvre…
d'esprit ou de cœur.
La vie fournit à chacun son lot de joies
et de pleurs…
Tous les assemblages et les cumuls
sont possibles,
Le bonheur pour tant d'hommes
reste inaccessible !

Tous les riches ne sont pourtant pas
atteints d'invalidantes otites.
Gardons-nous de balancer aux uns
ou aux autres quelques météorites.
La richesse n'est pas mauvaise en soi,
pour peu que l'on partage,
Tout dépend de l'usage qu'on en fait
à tout âge.

On n'est pas riche ou pauvre
selon ce qu'on mérite !
Être riche ou être pauvre,
c'est un état d'esprit, un mythe,
Qui te pousse à sortir de l'abri rassurant
de tes guérites ;
Quelle que soit ta situation,
en vain, tu t'agites
Loin de toute raison, ignorant de la vie
les pépites.

Notre vie, personne ne l'a
définitivement écrite,
Et nous pouvons toujours
en changer le mythe.
Nous voulons qu'advienne enfin le temps
de la confiance,
Faire de la vie une fête, un chant,
un pas de danse.

On n'est pas riche ou pauvre
selon ce qu'on mérite !

Les hôtes de « La table de Cana »,
à Maurepas (Yvelines)

Rencontre au sommet

Et Dieu dans tout ça ? Face à la galère et à la solitude, la spiritualité peut être considérée comme une ressource pour remonter la pente. Pas comme une baguette magique mais comme une présence qui accompagne et ouvre à des richesses insoupçonnées.

Le Dieu auquel je crois n'est pas un magicien. Il ne peut rien sans moi, sans nous. La foi n'a rien de magique, c'est une petite bougie, fragile et précieuse. Je crois en un Dieu fait homme… Et il n'y avait pas de place pour lui à l'auberge. Faible parmi les faibles, exclu parmi les exclus, il est venu pour eux, il n'est pas au-dessus de la mêlée. Jésus est venu dire aux hommes : *« Dieu n'est pas celui que vous croyez. »* Même si, quand on y croit, cela donne une force. Dieu, c'est comme une épaule protectrice.

Comme je suis un peu croyante, je prie parfois, cela m'aide. Prier, ça peut aider à trouver du travail… En tout cas, à mon avis, c'est déjà une façon de se bouger. La prière et la méditation m'aident beaucoup pour ne pas sombrer dans la déprime. J'aime prier le chapelet : je sens la prière des autres personnes.

« Le Dieu », il existe ; pour moi, c'est sûr à 100 %. Même s'il y a des gens qui font le mal, il existe et je le prie chaque jour, chaque matin quand je me réveille. Dans la vie, il y a des gens qui font le bien, d'autres le mal. C'est comme ça. Dieu n'y est pour rien. Pour moi, la foi est comme une évidence et ça aide vraiment à vivre les moments de solitude.

Personnellement, j'ignore tout de la foi, mais j'ai envie d'avancer. Maman n'allait pas à l'église mais elle regardait « Le Jour du Seigneur » à la télévision et disait *« Amen »*. Avoir franchi la porte du Secours Catholique, c'est ce qui me fait prendre conscience de l'importance de la foi. Il y a quelque chose à approfondir si des gens comme l'Abbé Pierre font ce qu'ils font : forcément, il y a quelque chose derrière…

La spiritualité, pour moi, c'est ce qui donne du souffle. Cela nous nourrit : l'homme ne vit pas seulement de pain. Ce n'est pas déconnecté de la vie : nos moments d'intimité avec Dieu nous poussent vers la vie. Pour moi, nous donnons lieu à Dieu, nous le rendons présent lorsque nous construisons ensemble un monde plus juste, plus humain, même si c'est à notre toute petite échelle.

La richesse matérielle ne fait pas l'homme, ni le bonheur. On peut être pauvre matériellement et riche de cœur. C'est la richesse spirituelle. ■

Richesse du cœur

Au risque de paraître très prétentieux, je pense que je garde précieusement au fond de moi une richesse que je crois plus grande que celle de celui qui détient des milliers d'euros : la capacité à aimer les autres, connus ou inconnus, que la vie me donne de croiser. Cette richesse est dans mon cœur et elle possède un double avantage : personne ne viendra me la prendre et, plus je la partage, plus elle grandit, de jour en jour !
Seulement, voilà : pouvons-nous être heureux quand on voit des gens qui n'ont rien,

je veux dire rien du tout, pas même de quoi se nourrir, se loger, se vêtir, se laver ? NON.

Quant à moi, j'ai peut-être cette richesse dans le cœur, mais je suis malheureux de voir toute cette souffrance, toute cette haine… Tout cela me fait très mal. L'homme est aveugle et égoïste.

Il devrait prendre exemple sur la nature, si généreuse et si belle.
L'homme devrait prendre soin de la nature car c'est elle qui le nourrit… Et, pourtant, l'homme la détruit !

Erreur fatale…

Détruire la nature, c'est détruire l'œuvre de Dieu et notre propre vie ou celles de nos enfants, un jour. Je n'ai pas le droit de juger, seul Dieu peut le faire, mais je trouve que c'est impardonnable.

En discutant avec les uns et les autres, je me rends compte qu'il y a, chez beaucoup de gens, de l'ignorance, de la haine et de la violence. Je me sens impuissant et je ne sais pas quoi faire. Cela me fait mal, je ne sais pas comment faire pour faire briller le soleil dans les cœurs.

Lorsque je me promène dans ma ville, j'observe le comportement des humains et je constate qu'il n'y a pas de dialogue. Un exemple : l'autre jour, j'ai observé un couple assis à la terrasse d'un café. Pendant une demi-heure, ils ne se sont pas adressé la parole, chacun sur son portable.
Ensemble séparés.
Peut-être, au fond, communiquaient-ils *via* leur portable, mais ce serait quand même un comble !

Regardez les gens dans la rue : ils sont vissés sur leur portable, ils communiquent, mais pas avec ceux qui les entourent.

Je sais que nous sommes imparfaits, mais nous avons le devoir de faire des efforts pour nous ouvrir et entrer en dialogue avec nos frères et sœurs.

J'ai souvent envie de dire : ne restez pas aveugles, ouvrez les yeux, ouvrez votre cœur, communiquez, partagez vos joies et vous allez voir la vie, votre vie, changer.

Un sourire n'a jamais tué personne.

On entend parfois : « *Aide-toi, le Ciel t'aidera.* »
Cela a un sens pour moi.
Quand on leur parle de Dieu, beaucoup de personnes envoient les croyants sur les roses.
Il y a aussi des personnes qui vont prier Dieu dans leurs temples, mais qui, lorsqu'elles en sortent, oublient ce qu'elles ont appris et font n'importe quoi. Cela va jusqu'à la violence vis-à-vis de leurs frères.
C'est complètement fou, totalement contradictoire.
Cela dit, aucun d'entre nous n'est à l'abri : la vie est compliquée.

Il ne faut pas seulement s'occuper de la pauvreté matérielle, il faut même d'abord s'occuper de la pauvreté spirituelle, du manque d'amour…

La Bible est un bon guide pour ça. D'ailleurs, c'est lié !

Pour s'occuper des pauvres, il faut s'occuper des riches, pour qu'il y ait plus de partage, plus de solidarité, moins d'inégalités. C'est ça qui permettrait à beaucoup plus de gens de sortir de leur misère.

Daniel

Paroles en liberté

Pour des personnes incarcérées, quelles qu'en soient les raisons, s'en sortir prend un relief plus que particulier ! D'autant que la prison prépare à tout, sauf à s'en sortir, même au-delà des murs. Reste alors, pour certains, l'écriture ou la prière, comme ultimes modes d'évasion. Pour continuer à exister, malgré tout, comme être humain.

Les trois premiers textes qui suivent ont été écrits respectivement par Thierry, Gérard et Jean-Claude, alors incarcérés à la maison d'arrêt d'Évreux (Eure). En partenariat avec l'aumônerie de l'établissement, ces textes ont été mis en musique. Un CD est né, fort d'une douzaine de textes, « Paroles en liberté ».

Deux autres textes ont été écrits par Christophe (Tof). Christophe est un homme qui se remet debout après l'incarcération, la vie à la rue, le fait de devoir dormir dans une voiture, un garage… Il a rencontré la fraternité et la chaleur du réseau du Secours Catholique et il y a trouvé un lieu pour prendre la parole. Il y a puisé la force et le courage d'entreprendre des soins. Aujourd'hui, c'est un homme debout avec des projets.

Quand ma mémoire devient floue

Quand ma mémoire devient floue
Que je ne garde presque plus trace
d'un visage
D'un parfum, de la fidélité d'une voix
Quand la nostalgie recouvre
de son sale drap grisé
Toutes les parures des années
Avec leur cortège d'événements
J'entends ta voix qui me dit doucement :
« Quels événements ? »

Je suis lent à comprendre
À faire le deuil de mon passé.
Parfois, je crois que c'est fait
Que seule compte la lumière
de la Bonne Nouvelle
Reçue au plus noir de mon existence
Et qui m'a fait naître à nouveau.

Souvent, je retombe dans l'ornière
des temps enfuis
Et je te crie alors :
« Reste avec moi. Le soir approche
et, déjà, le jour baisse. »

Et toi, doucement, tu restes,
Tu m'encourages
Et je n'ai plus peur de ma nuit.

Thierry

« Si j'avais eu une mère,
J'aurais voulu la voir heureuse de mes petits présents,
Qu'elle me donne son cœur en m'embrassant. »

Je ne suis plus digne

Je ne suis plus digne d'être Français,
D'être décoré, d'être respecté,
D'être écouté, d'être entouré.

Je ne suis plus digne de mes amis,
De mes amours, de mes voisins,
De mes parents et de mon chien.

Je ne suis plus digne des regards
De tendresse, de caresse,
D'écoute et de soutien.

Je ne suis plus digne
Mais je suis,
Et Dieu me reste !

Gérard

Si j'avais eu une mère

Si j'avais eu une mère,
J'aurais voulu qu'elle me retienne
tendrement dans ses bras,
Qu'elle me dise : « *Je t'aime* »,
en m'endormant.

Si j'avais eu une mère,
J'aurais voulu qu'elle soit heureuse
de mes petites joies
Qu'elle apaise mes peurs
et mes chagrins.

Si j'avais eu une mère,
J'aurais voulu qu'elle soit heureuse
et surtout fière de moi
Pour dire au monde entier :
« C'est mon enfant ! »

Si j'avais eu une mère,
J'aurais voulu la voir heureuse
de mes petits présents,
Qu'elle me donne son cœur
en m'embrassant.

Mais je n'ai pas eu de mère,
Mon cœur est resté sans amour,
Ma vie est restée sans soleil !

Jean-Claude

De ces miroirs, les ombres, De ce mouroir, ma tombe…

La prison suinte la haine,
l'agneau y vire au loup…
Quand tu purges ta peine
et que tu deviens fou
Plus personne ne t'aide,
tu deviens un paria
Tu cherches des « *Je t'aime* »
mais ils ne viendront pas.

Les amis d'autrefois, eux aussi t'ont jugé
Leurs larmes en fer forgé
déjà tournent la clé
La grille se referme sur ton espoir déçu
Ils ne t'entendent plus, une vie s'est perdue.

Câble fragile tendu
entre nos deux gratte-ciel
Goélands à l'affût, funambules en rappel
Cherchant de toute leur âme,
suicidaires en exil
L'équilibre trop instable pour rester sur le fil.

Dans la beauté du sale,
ils nous ont enfermés
Et dans l'enfer du mal,
en parfaits condamnés.
Pris derrière ces grillages,
je n'en sortirai pas
Je touche les nuages du bout de mon aura.

Il manque à mon destin
l'appétit du paraître
Ajouté au festin pour que cesse mon être
De ma peau, ils parviennent
à fermer toutes les pores
Brisant mon fol espoir
de risquer un encore.

Cet « encore » de ma vie
que j'ai laissé tomber
Et la mort en sursis que j'ai tant défiée
L'incertain et le doute
depuis longtemps me rongent
Ai-je tracé cette route
ou n'était-ce qu'un songe ?

Me voici écorché, déconstruit et vidé,
Mes deux mains attachées,
pour ne pas m'évader
Clin d'œil à la « Princesse »,
mon âme est suspendue
À un fil en détresse, à son cœur éperdu.

Aux joies des poésies
qui ont fait de nos ombres
Une marque au destin
bien trop dur et trop sombre,
Qui nous ont fait danser
au-delà des « on-dit »
Quand la joie apparaît
pour que chantent nos vies.

Sur les quais, j'attendrai sans espoir
ton retour
Attentif à scruter tout le ciel alentour.
En quête d'une prière
que personne n'entend,
Je mettrai des « *Je t'aime* »
au bout d'un cerf-volant.

Et, loin des océans de cette triste planète,
Je deviendrai volcan, le magma dans la tête
Cent mille degrés Celsius
pour que se change en cendres
Cette destinée qui m'use,
sans rien vouloir comprendre.

Et ce manque à mes pieds,
plus rien au bout des doigts,
Une vie de gâchée qui n'me manquera pas,
Ces lendemains qui chantent
aussi faux qu'autrefois
Et mes deux mains qui tremblent
en priant l'au-delà.

Tof, le 16 août 2014

Les prisonniers

Pour une vie au-dehors, pour oublier mon sort de prisonnier

Ils sont seuls au réveil d'un paradis perdu
Les yeux rivés au ciel ou vers une inconnue
Ils n'ont pas d'espérance, le jour leur fait trop peur
Sur un quai d'impatience, ils attendent leur heure,
Les prisonniers.

Ils attendent tout le temps
que la lumière jaillisse
Toujours en s'engouffrant
au fond d'un précipice
Perdus dans l'horizon d'un futur incertain
Ils n'ont plus de raison d'imaginer demain,
Les prisonniers.

La liberté commence
où s'arrête celle des autres
Mais quand c'est la justice
qui lui donne une note
En mauvais écoliers à l'âme meurtrière
Ils cherchent une main tendue
pour sortir de l'enfer,
Les prisonniers.

Du courrier tant absent
aux parloirs trop fantômes
Ils prient pour cet instant
passé au téléphone
Ces signes d'une famille, celle qui les attend
De ces mois infinis, ils voient passer le temps,
Les prisonniers.

Ce temps aussi maudit
que sont leurs lendemains
Quand tout est déjà dit
et que de leur destin
Il ne reste qu'un sursis qui, lui, resté dehors,
A des odeurs de vie, mais le goût de la mort,
Les prisonniers.

Qu'ils soient seuls en cellule
ou mal accompagnés
Ce sont des funambules
sur une corde lacérée
Tendue entre le vide, bien présent
sous leurs pieds
Et ce moment d'exil qu'ils sont prêts
à payer,
Les prisonniers.

De ces cœurs abîmés, on retient le péché
De ceux qu'on a jugés en laissant de côté
Ces âmes qui se brisent
au gré de l'insolence
D'une magistrature
en manque d'indulgence,
Les prisonniers.

T'iras un jour les voir, citoyen que tu es
Pour que, dans ta mémoire,
ils ne puissent s'évader
Et, en comparaison, t'iras dans un chenil
Tu verras ce qui change,
ce ne sont que les grilles,
Les prisonniers.

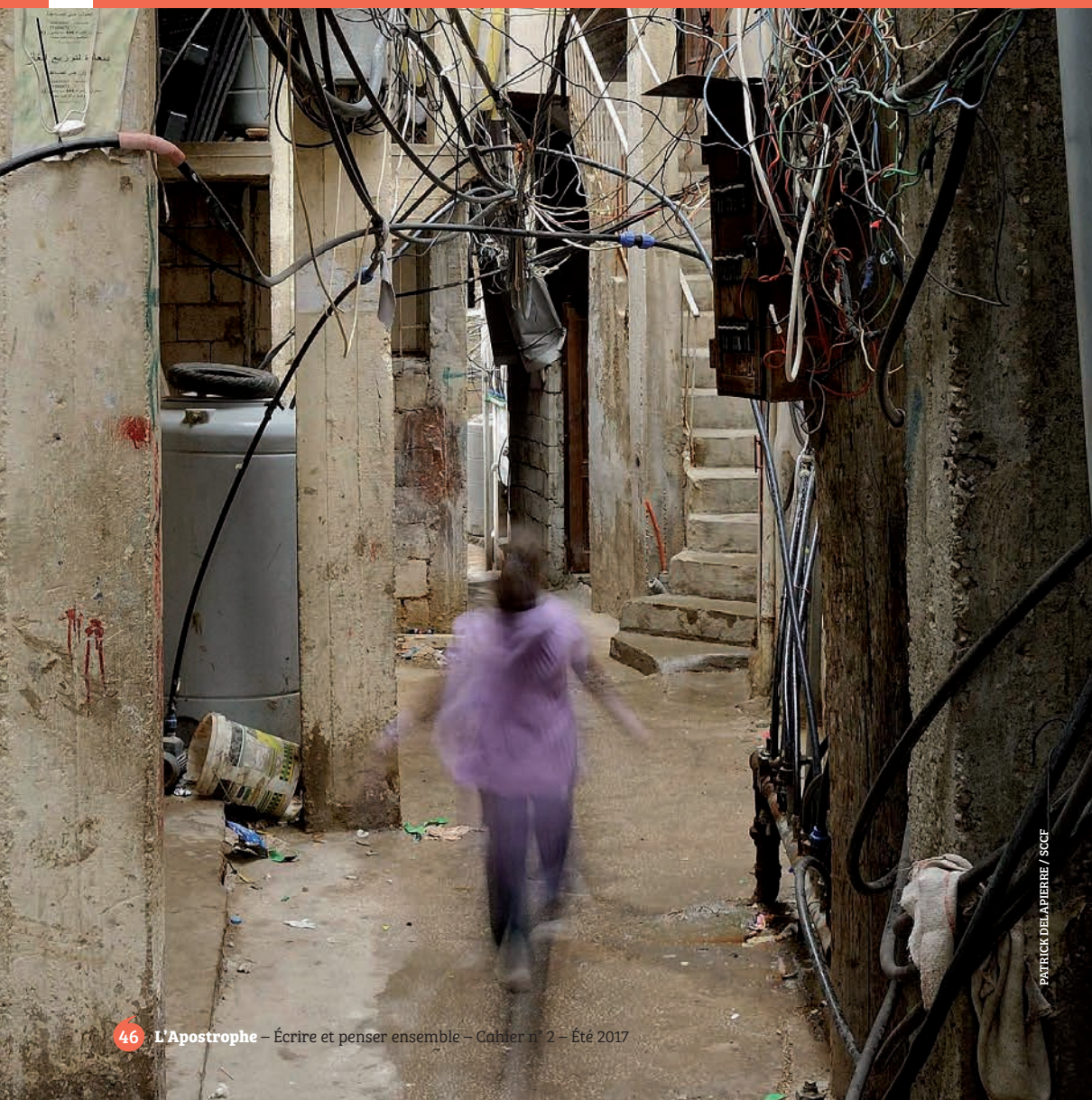
La solitude est même,
les aboiements pareils
Et même les repas s'appellent « la gamelle »
Tu y rentres en agneau
et en ressors en loup
Ce que t'avais de beau s'est sali
sous les coups
Des prisonniers.

En manque de jugement, ce sera le dernier
Les larmes de tes enfants
sur tes joues oubliées
Une vie en enfer, un rideau de baissé
Sur des barreaux en fer
qu'ils ne peuvent scier,
Les prisonniers.

Tof, le 21 septembre 2014

Lignes de vie

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage, avec ses mots ou ceux d'un(e) autre, le récit de sa vie.



PATRICK DELAPIERRE / SCCF

À PROPOS DE L'AUTEUR :

Henri est le septième enfant d'une famille qui en compte neuf, il fut élevé en institutions, de l'âge 6 mois à sa majorité. Issu du Quart-monde, son parcours mettrait Les misérables au niveau du conte de fées. À presque 50 ans, il a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous (de vendeur d'encyclopédie à barman, en passant par déboucheur de chiottes et aide régisseur). Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. Son souci de justice et d'équité ainsi que sa véhémence le mettent souvent en porte-à-faux, le desservent. Car c'est un passionné. Pour l'instant, il est dans l'écriture, il s'essaye à la poésie. Alors, il prête sa plume au collectif « La parole des Sans-Voix » et à L'Apostrophe.

Farah !

Âgée d'à peine 30 ans, un mètre cinquante-quatre, menue sans être maigre, les yeux marron, les cheveux châtain foncé, souriante, rieuse même, pétillante de vivacité, sans cesse prête à mettre la main à la pâte, toujours disponible pour aider, infatigable dès qu'il s'agit d'amuser, parfois jusqu'à l'exubérance, Farah est bénévole au Secours Catholique de Toulon. Clownesse dans deux troupes (les Nez'vangiles et les Citoyens'nez), elle pratique les arts plastiques à l'atelier de la Gribouille (de l'association Kaïré) et dans le groupe Oz'Arts citoyens (du collectif « La parole des Sans-Voix »). Toujours présente aux rassemblements de la fraternité Saint-Laurent, elle est assidue aux partages d'Évangile. Farah déborde d'énergie : elle est une centrale nucléaire, une pile atomique, une dévastation d'enthousiasme. Bref, Farah est active, radieuse-active !

Mais qui est Farah ?

Farah est la cadette de Sabah et Alham. Ses parents étaient à la retraite, lui comptable chez Bata, elle institutrice. Ses sœurs, Bayan et Fifa, étaient dans la gestion d'entreprise. « Étaient » ? Oui ! Parce que Farah nous vient d'Irak, de Bagdad, et que sa famille a dû s'exiler en 2009. Farah est donc une réfugiée, une « migrante » !

En 1986, lorsqu'elle naît, Saddam Hussein est à la tête du pays. De sa petite enfance, elle ne garde que très peu de souvenirs, sinon qu'elle accompagne sa maman à l'école où celle-ci enseigne.

En 1990, l'Irak attaque le Koweït, déclenchant ce qu'on appellera « la seconde guerre du Golfe » et un embargo international qui durera douze ans. Les

hostilités rendent la vie plus dure. Sabah, son père, bien que de santé précaire, effectue périodiquement le « service populaire » obligatoire ; Alham enseigne ; Bayan et Fifa vont travailler tous les jours et Farah va à l'école. Bien sûr, c'est devenu difficile, il n'y a plus d'électricité, d'eau courante, d'essence ni de gaz. Les centrales électriques et les infrastructures ont été détruites par les bombardements américains. Mais on s'en sort, entre deux ruées vers les abris souterrains, malgré les alertes aériennes : la vie continue !

Durant ces années, Farah n'est pas différente des autres enfants du pays. Elle étudie, elle s'amuse, elle travaille (en temps de guerre, tout le monde travaille pour subvenir aux besoins de la famille et Farah ne fait pas exception : pendant les vacances scolaires, elle est serveuse au Blue Sky et au Mateam alhamra', deux restaurants de son quartier). Ses parents sont chrétiens, de l'Église chaldéenne, elle va donc à la messe. Au catéchisme, elle apprend, en plus de la Bonne Nouvelle, à jouer de la guitare. À 18 ans, elle obtient l'équivalent d'un Bac +2 en informatique et bureautique et devient secrétaire de société. Elle est heureuse, autant qu'on peut l'être à son âge !

> ***« Farah est « triste dans son ventre » car elle sait qu'elle perd son foyer, sa guitare, ses amis, son église, sa vie : tout ! »***

En 1997, sa famille emménage chez ses grands-parents à Dhubat, en banlieue. On a un toit pour vivre, une grande maison où chacun à sa chambre. On n'est pas riches, l'électricité est capricieuse, le gaz rare, l'eau vient de la pluie, mais on mange à sa faim. Non, ce n'est pas le grand luxe : dans le pays, tout le monde vit comme ça. Et, dans son quartier, on vit dans le respect de l'autre. Chrétiens comme musulmans, on vit en sécurité. Pas de vols, d'agressions ni de bagarres. Alors, Farah sort avec ses amies et amis, rêve de trouver un amoureux avec qui elle fondera une famille à son tour. Elle vit ce que vivent les filles de son âge. Ce n'est pas le paradis, mais ce n'est pas encore l'enfer !

En 2003, les Américains sont revenus faire la guerre et ont tout détruit. La vie est devenue beaucoup plus dure. *« Ils ont tué le Président et mon pays est tombé dans " el faouva »*, le chaos ! " Avant, ils vivaient en bonne entente avec les musulmans. Depuis la mort de Saddam, parce que chrétienne, la famille est menacée, tous les jours, par ses anciens amis, ses voisins, ses connaissances. En 2006, Fifa est enlevée. Elle ne leur sera rendue qu'en échange de vingt mille dollars américains. Ils ne les ont pas. Les ravisseurs envoient des émissaires et abaissent le montant de la rançon à dix mille dollars. C'est encore beaucoup. Beaucoup trop ! Alors la famille vend tout ce qu'elle possède. Jusqu'à la voisine, musulmane, qui donnera de l'argent. Ils récoltent cinq mille dollars. Suffisamment pour que les kidnappeurs s'en contentent. Farah et son père retrouveront Fifa vivante, mais choquée, au milieu du désert qui borde Bagdad. Et la vie se poursuit sous les menaces perpétuelles et la peur omniprésente. C'est l'enfer !

Un jour qu'ils reviennent de la célébration du mariage d'un de leurs amis, ils trouvent leur maison saccagée. La police ne peut rien faire et les voisins n'oseront plus aider les chrétiens. Alors, ils se réfugient dans l'église du quartier de Zayouna. Le prêtre les accueille, les héberge, les cache et les protège.
Pendant deux ans, la famille vivra dans une pièce d'une vingtaine de mètres carrés. Et cette injonction permanente qui les oppresse : *« Partez ! Quittez ce pays ! Sous peine de mort ! »* On partirait si les passeurs n'exigeaient pas quinze mille dollars par personne. Alors on reste, on endure.
En 2009, une des tantes de Farah qui est journaliste à Paris leur apprend que la France accueillera les chrétiens d'Irak qui le souhaiteront. C'est décidé, on ira en France.

> ***« La guerre lui a volé ses rires, alors elle a envie de faire rire les gens. Farah sera la clownesse « Princesse ». »***

Avec l'aide de l'Église et de l'Association d'entraide aux minorités d'Orient (AEMO), ils s'envolent pour Paris *via* la Jordanie. Farah est *« triste dans son ventre »* car elle sait qu'elle perd son foyer, sa guitare, ses amis, son église, sa vie : tout ! Elle dit : *« Adieu, Bagdad ! »* Et l'avion a volé sans escale d'Amman jusqu'à Roissy. Sa tante est venue les accueillir.
En traversant Paris, Farah se dit qu'ici, *« tout est propre, tout est nouveau, tout est beau » ! « Ce n'est pas comme en Irak, c'est différent de mon pays ! »* Il n'y a pas de ruines. Elle est dans *« son excellence »* ! Elle est la plus heureuse !
Farah et sa famille vivront un an dans un Centre d'accueil pour demandeur d'asile (Cada) à Créteil (Val-de-Marne) avant de partir pour la « Maison des frères » en Provence. C'est là qu'elle verra pour la première fois des clowns. Ils font rire les enfants… et ça lui plaît ! La guerre lui a volé ses rires, alors elle a envie de faire rire les gens. Farah sera la clownesse « Princesse ».
Voilà qui est Farah. Un petit bout de femme volontaire, enjouée, rieuse. Cependant, quand elle ne se sait pas regardée, son visage accuse une moue triste, soucieuse, toujours inquiète. Car la peur ne l'a pas quittée.
Parfois, elle livre de brèves et pudiques confidences. Son français n'est pas très bon : c'est difficile, le français ! Mais, quand elle se laisse aller à parler, ses amis comprennent qu'elle craint de devoir un jour repartir pour la guerre ! Ou que la guerre ne vienne jusqu'ici, avec son cortège de destructions, de larmes et de haines ! L'angoisse que l'on lit dans ses yeux est prégnante, bouleversante, poignante.
Bien qu'elle ait trouvé des amis en France, son Irak natal lui manque. Elle ne désespère pas d'un jour y retourner pour y retrouver les siens, y fonder une famille. Quand les terroristes de Daech seront chassés de la terre de ses ancêtres, elle y retournera. Mais, en attendant, elle est ici, en France, terre d'asile et des droits de l'Homme. Elle donne, se donne, de tout son cœur, de toutes ses forces. Et elle prie… de toute son âme !

Henri

Agir ensemble

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.

CHRISTOPHE HARGOUES / SCCF

L'intelligence et le cœur

L'association Le Carillon n'a pas encore deux ans qu'elle est en train de tisser un réseau dans lequel se retrouvent des citoyens, des commerçants et d'autres associations pour que les personnes les plus précaires, celles qui vivent dans la rue, ne soient plus exclues de la société.

Quand on a entendu qu'il existait à Paris une « soupe impopulaire », on a d'abord cru à un canular. Quand on nous a dit que c'était sérieux, qu'il s'agissait d'une bande de jeunes qui proposaient aux sans-abri de cuisiner pour les gens du quartier, ça a piqué notre curiosité.
On s'est renseigné. On a appris que, chaque mois, dans chaque arrondissement, il y avait un « événement » organisé par Le Carillon, une association créée en novembre 2015 et qui s'implante aussi à Nantes, Lille, Lyon, Marseille et bientôt Strasbourg. On les a appelés. Laura Gruarin, coordinatrice des pôles « Sensibilisation » et « Événements solidaires » du Carillon, nous a répondu. Elle nous a retracé la genèse de l'association. « *Les gens ne savent pas comment faire pour aider, à leur niveau, les sans-abri. Alors nous avons lancé des idées pour créer de la proximité entre habitants d'un même quartier.* » Parmi les événements mensuels du Carillon, la « soupe impopulaire » en est un. Il y en a d'autres. Laura nous invite à aller au prochain.
Dimanche 12 mars, le soleil brille sur Paris. À 11 heures, le quartier de la Bastille dort encore. Rue Biscornet, un endroit s'agite. Pas une boutique, ni un restaurant : c'est un grand *loft*, genre cabinet d'architectes. C'est presque ça. Ce sont les bureaux de MakeSense, une *start-up* solidaire internationale, un regroupement structuré de bénévoles qui aident les entrepreneurs sociaux à relever des défis. Une prise de pouvoir par la base, en quelque sorte, mais en douceur. Ces humanistes bénévoles mettent en commun leur intelligence et leur cœur, en vue du bien commun. En effet, ça a du sens.
La porte vitrée est ouverte. À l'intérieur, un grand espace avec mezzanine. À l'arrière, dans le noir, on devine des bureaux. Au centre, une large table basse entourée de canapés et de fauteuils, certains faits à partir de palettes en bois. Séparées de la rue par la longue vitrine en verre dépoli, une quinzaine de personnes, debout, préparent un repas autour d'une longue table. Elles sont toutes bénévoles, mais certaines habitent dans leurs appartements, d'autres logent temporairement chez des connaissances, d'autres encore dorment dans la rue.
À droite de l'entrée, derrière le comptoir, Margaux et Sarah composent des salades. Margaux est la responsable du Carillon du XII^{e} arrondissement. Elle dit : « *Chaque fois, c'est un nouveau défi à relever. Le 12 de chaque*

mois, c'est dans le XII^e^ que ça se passe. Le 11, dans le XI^e^ ; le 10, dans le X^e^ et ainsi de suite pour tous les arrondissements de la Capitale. Jusqu'ici, tout s'est superbement passé. Aujourd'hui, nous attendons 40 à 50 personnes. » Sarah fait partie des Tabliers volants, une association « *créée il y a dix ans par trois nanas qui avaient envie de faire la cuisine à plusieurs et monter des événements* », dit-elle, enveloppée dans le tablier bleu des cuisinières d'antan. L'enjeu est de préparer un repas gourmet au moindre coût, souvent en cuisinant des fruits et des légumes invendus. Pas de viande, « *trop difficile à conserver* ». Le paradis du végétalien.

L'heure du repas approche, le local se remplit. Certains apportent des plats qu'ils ont cuisinés. Plusieurs se connaissent, se saluent, discutent sur un canapé en savourant un jus de fruit. D'autres se présentent. Une dame septuagénaire vient vers nous : « *Marie* », dit-elle en tendant la main. « *Je viens en voisine.* » Marie a donné une partie de sa bibliothèque à MakeSense. Ses livres tapissent le mur du fond. Veuve d'un journaliste (notamment au *Canard enchaîné*), elle a tenu à venir à ce *brunch*, malgré un souci de santé. « *Je suis contente de voir tous ces jeunes s'engager dans des activités solidaires*, dit-elle. *J'aime leur ingéniosité, ce qu'ils arrivent à faire.* »

> **« Nous accompagnons les personnes précaires qui veulent réaliser leur idée pour s'en sortir. »**

Arrivent Juliette et Mehdi, un jeune couple. Elle a 23 ans, lui 24. Tous deux travaillent. Ils vivent eux aussi dans le quartier. Ils ont vu l'événement sur La Fourmilière, un site internet qui met en contact d'autres associations caritatives. « *Ces événements brassent une grande mixité*, répond Mehdi quand on lui demande pourquoi il est venu. *Les motivations sont aussi diverses que les gens.* » Son amie Juliette ajoute : « *Dans le temps, les gens du même quartier se connaissaient, vivaient ensemble et s'entraidaient. Ensuite, il y a eu une époque égoïste qui a duré plusieurs décennies. Nous, on comprend que, sur ce point-là, il faut revenir à ce qui se vivait dans le temps.* »

La journée bascule dans l'après-midi. Tout le monde boit, mange et discute. Marie et Juliette remarquent un homme isolé dans un coin. Juliette se lève et va lui parler. Jamal vient partager un moment avec nous. Il nous dit qu'il est « *ambassadeur du Carillon* ». Avant qu'on ait le temps de demander ce qu'est un « ambassadeur du Carillon », il est happé par la conversation d'un autre groupe. Ce n'est que quelques jours plus tard, au 82, avenue Denfert-Rochereau, au siège du Carillon, que nous apprendrons ce qu'est un « ambassadeur ».

L'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul sert désormais de ruche à un essaim d'associations. Au pavillon Lepage, Le Carillon dispose d'un espace tout en longueur en rez-de-chaussée. Près des fenêtres, quelques visiteurs sont rivés à des écrans d'ordinateur ; dans un bureau, se tient une réunion. Atmosphère de paix et de concentration.

Maxime fait un service civique ici, tout en rédigeant un mémoire. Elsa coordonne un lieu d'insertion par l'activité. Deux programmes sont en cours : une production de biscuits

et une aide ponctuelle proposée aux commerçants. Et aussi : *« Nous accompagnons les personnes précaires qui veulent réaliser leur idée pour s'en sortir. »*

Guillaume Holsteyn est, avec Louis-Xavier Lecat, cofondateur du Carillon. Il explique la stratégie de l'équipe pour créer de la proximité. Les commerçants sont importants. Leur position statique les désigne pour être « vigies », pour faire attention aux autres. Avec eux, les bénévoles veillent sur des « microzones » et évaluent les services rendus. Les habitants peuvent relever des « défis », en allant dîner dans un restaurant solidaire par exemple, où ils reçoivent un « bon pour un repas » qu'ils donnent ensuite à une personne vivant dans la rue. Comme J.S.

J.S. ne dit pas quel est son vrai prénom. Nous proposons : *« Jean-Sébastien ? »* En souriant, il balaie la tentative de la main et préfère parler de sa nouvelle mission. J.S. est « ambassadeur ». Comme Jamal, rencontré au *brunch*. À 38 ans, ce Suisse volontairement exilé à Paris dort sous une tente dans le XII[e] arrondissement. *« L'ambassadeur va vers les autres. Il est le porte-parole du Carillon. Il explique ce que fait Le Carillon, les méthodes qu'il propose d'appliquer. »* Il est un pont entre les sans-abri et ceux qui ont un toit. *« Ici, on peut être formé à entrer en contact avec les personnes à la rue. Et à créer des surprises. Surprendre les gens, les faire réagir. »* Un des principaux rôles de l'ambassadeur est d'aller voir les commerçants, un par un, et de voir avec eux s'ils peuvent fournir un des vingt-cinq services utiles aux gens à la rue. J.S. a plusieurs réussites à son actif, il se félicite d'avoir convaincu des compagnies d'assurances d'adhérer au réseau.

Un verre d'eau, un café, un morceau de pain, un accès aux toilettes, un rechargement de téléphone, un appel gratuit en France, une discussion… Oui, juste discuter. Nous l'avons constaté quand nous avons choisi le XIX[e] arrondissement pour aller voir les commerçants solidaires. Une commerçante a ainsi discuté plusieurs semaines avec une personne qui ne venait que pour ça.

> *« Un verre d'eau, un café, un morceau de pain, un accès aux toilettes, un rechargement de téléphone, un appel gratuit en France, une discussion… Oui, juste discuter. »*

Nous avons suivi le plan du petit livret qui localise les commerçants du réseau Carillon, avec leur adresse et des pictogrammes représentant les services offerts. Les métiers de bouche, comme les boulangers ou les *fast-foods*, sont plus sollicités que d'autres. En général, ils donnaient déjà des sandwichs, une baguette ou de l'eau, bien avant de coller le label sur leurs vitrines. Ils ont été très sollicités l'automne dernier quand des centaines de migrants campaient dans le quartier Stalingrad. Adhérer à un élan de solidarité auquel ils participent déjà ne leur a posé aucun problème.

Rue de Belleville, Croc 73 donne quotidiennement *« quatre ou cinq*

sandwiches, de l'eau, pas toujours aux mêmes. Ils peuvent utiliser les toilettes, recharger leur téléphone. Je ne peux tout de même pas refuser ça », dit son gérant tout en tartinant de moutarde l'intérieur d'un hot-dog. Autour des Buttes-Chaumont, les boutiques de vêtements ou d'objets *design* et les libraires constituent l'essentiel des commerces. Nombreux sont les magasins qui arborent le logo du Carillon. Ils ont peu de demandes, parfois aucune, mais leurs propriétaires jugent important d'afficher leur solidarité. Ils disent tous en substance : « *C'est un minimum. Tout le monde peut faire ce que je fais.* »

Le commerçant le plus « esprit Carillon » est certainement Cali. Il a installé son petit commerce, O Poêle, à l'angle de la rue de Meaux et d'un carrelet, deux tables et quatre chaises, de part et d'autre de l'entrée. Quand il fait beau, on se croirait en Provence. L'intérieur n'est guère grand. Le bar prend la moitié de la place. Au fond, la cuisine. On imagine mal trente personnes tenir dans ce lieu. C'est pourtant ce qui arrive le dimanche quand Cali cède gracieusement son établissement aux habitants du quartier qui veulent cuisiner et manger ensemble. Ancien boxeur, ce quadragénaire a roulé sa bosse à l'étranger avant de revenir, il y a deux ans, au cœur du quartier qui l'a vu naître. Son quartier, c'est sa famille, et il l'aime autant que son bistrot qu'il tient seul de 10 heures à 2 heures du matin. La proximité, il connaît. Il juge qu'elle est nécessaire. Il regrette la police de proximité, supprimée il y a dix ans. Avec le curé de la paroisse voisine, ils remettent certains chenapans dans le droit chemin. Il nous offre un petit noir et parle de « cafés suspendus » : « *Un client paie son café et crédite un autre café pour les gens à la rue qui en auraient envie.* »

Pas moins de cinq cents commerçants parisiens ont le logo du Carillon accompagné de pictogrammes. Trois cents bénévoles apportent leur concours à l'association. Vingt-cinq permanents pilotent Le Carillon au quotidien. Et, si le siège de l'association est hébergé à des conditions avantageuses, il faut un minimum de fonds pour financer le fonctionnement du Carillon. Ces fonds, quoique encore modestes, viennent en partie des « microdons » des terminaux de carte bancaire. Clients et commerçants peuvent se mettre d'accord pour arrondir le montant de la facture à l'euro supérieur. Les centimes ajoutés sont crédités au Carillon. La plus grosse partie de l'argent provient des dons de particuliers et de plusieurs fondations d'entreprise. La fondation Caritas est l'une de celles-là. Son délégué général, Pierre Levené, se souvient que les membres de la fondation ont apprécié comment « *des citoyens jeunes et sensibles à la misère et à la pauvreté arrivent à s'organiser entre eux, de manière plus souple que dans les dispositifs de grandes associations de solidarité. Nous avons voulu les soutenir pendant trois ans, le temps qu'ils volent de leurs propres ailes.* »

> ***« Trois cents bénévoles apportent leur concours à l'association. »***

Gageons que, dans un an et demi, le Carillon aura pris son envol et continuera à nous surprendre.

Cyril Bredèche et Jacques Duffaut

Des marcheurs pour se (re)construire

Ce texte est issu d'un travail collectif réalisé par un groupe de marcheurs, mêlant femmes et hommes de tous horizons, dont des personnes accueillies au sein de groupes du Secours Catholique en Île-de-France. Il témoigne d'une expérience de « marche de l'Espérance » qui a réuni ces marcheurs sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Après leur aventure humaine, pour garder vivant leur « vécu », les membres du groupe se sont réunis en atelier d'écriture et ont travaillé trois fois à la réalisation d'un livre de témoignages. L'article proposé ici puise à 90 % dans ce travail collectif, et a été complété de nouvelles expressions, à partir d'un petit questionnaire – rempli par la suite par quelques marcheurs, individuellement ou collectivement – sur l'influence de la marche sur chacun et sur ce qu'elle a transformé en eux.

Genèse du projet

Notre projet de marche est né d'une rencontre, à la Cité Saint-Pierre du Secours Catholique, à Lourdes, avec les « marcheurs de l'Espérance » du Secours Catholique d'Avignon et de Marseille. Quelle rencontre et quels témoignages magnifiques ! Nous nous sommes pris à rêver nous aussi et, unissant nos efforts, équipes de tournées de rue et d'accueil de jour d'Antony, notre rêve a pris corps, grâce au soutien de la délégation du Secours Catholique des Hauts-de-Seine et de la fondation Sainte-Geneviève. C'est ainsi que, le 26 septembre 2015, nous sommes partis à dix-sept marcheurs en direction du Puy-en-Velay, où nous allions démarrer un périple de huit jours sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, pour arriver, le 3 octobre au soir, à Aubrac, après avoir parcouru à pied plus de cent vingt kilomètres, fatigués mais heureux !

Les préparatifs

Cette semaine de marche a été l'aboutissement de longs mais nécessaires préparatifs pendant les six mois qui l'ont précédée. Recherche de nos hébergements sur le chemin, de matériel pour équiper chacun, élaboration de notre charte pour bien vivre ensemble cette semaine, de notre livret de pèlerin… Mais, surtout, marches vécues ensemble chaque mois, de mars à septembre, sur les sentiers de l'Île-de-France, riches en bois et en forêts, pour préparer nos pieds et nos jambes, et surtout pour mieux nous connaître ! Au fil des kilomètres, le projet qui, pour certains, était un rêve, pour d'autres, un vrai défi, est devenu une réalité de plus en plus tangible. La fidélité à ces randonnées mensuelles a été le seul critère pour participer au final à la marche sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Notre groupe s'est ainsi naturellement constitué au fil des mois, et c'est avec

bonheur que nous parcourions chaque fois une plus grande distance. Et, plus nous marchions ensemble, plus nous avions envie de continuer. Le jour J, nous étions tous présents !
Pourquoi marcher sur le chemin de Saint-Jacques ? Voici quelques-unes des motivations exprimées alors par les marcheurs :

« Pour rester au calme et profiter de la nature. »
« Cela me plaît de partir avec le groupe, j'aimerais que les personnes ressentent le même bonheur que moi. »
« Pour m'émerveiller devant la beauté de la nature. »
« Pour revenir avec la forme, la santé, le courage. »
« Je voudrais témoigner au retour de ce que nous aurons vécu, raconter notre histoire. »
« Pour me vider l'esprit, il faut que je m'occupe de moi. »
« Pour reprendre confiance, me surpasser, ne plus me perdre sur des chemins de traverse. »
« Pour marcher ensemble. »
« Cela me fait avancer, c'est un défi, j'aime bien marcher au grand air, ce projet s'est formé librement. »
« Pour partager. »
« Pour rencontrer des gens, approfondir des relations avec les autres. »

Une expérience de fraternité, riche et intense

Si nous sommes partis le cœur plein d'interrogations et d'espérance, la joie de nous retrouver dans une nature aussi belle et généreuse nous a saisis dès le premier jour. Rapidement, le sourire s'est installé sur toutes les lèvres, les visages sont devenus radieux. Nous étions heureux ! Nous nous sentions en harmonie avec la nature qui nous entourait, et aussi en harmonie les uns avec les autres.

« Cette semaine m'a permis de vivre et de contempler la nature, cela m'a fait du bien de changer d'air et d'endroit. »
« On a appris à vivre ensemble, avec des hauts et des bas, et nos différences, mais on était tous d'accord à la fin. »
« Nous avons pu marcher ensemble et converser. »
« Un beau paysage, une belle arrière-saison, un bon casse-croûte, ça vaut tout le pognon du monde ! »
« J'ai pu vivre au présent. Marcher sur le chemin nous a permis de mieux nous connaître, de se retrouver, de se tendre la main. »
« Notre marche m'a permis de lâcher prise avec les soucis personnels, familiaux, de prendre du recul, d'être avec la nature, d'être avec soi aussi, car le chemin est aussi un chemin de solitude que l'on vit au présent. »
« J'ai appris à marcher et à regarder les paysages. »
« On a vécu des moments merveilleux. À vivre au moins une fois dans sa vie ! »

Nous étions tous marcheurs, tous sur un pied d'égalité, chacun à son rythme et ajustant cependant nos pas les uns aux autres. Nous avons appris à nous connaître, pas à pas. Il faut du temps, et la marche offre ce temps. Elle ouvre au silence, à la contemplation et à la rencontre aussi, autrement, en vérité. *« Une bonne dose de liberté, d'égalité, de fraternité »*, nous a dit Julien pour résumer cette semaine. Notre marche nous a permis de construire ensemble une histoire commune, faite de joies et de rires, de souffrances et de peines aussi, humblement partagées. Nous ne sommes pas revenus comme avant. Nos corps ont su se dépasser, venant à bout des kilomètres qui nous séparaient de chaque étape ; notre cœur aussi s'est ouvert à l'amitié, si dure à gagner habituellement.

« Des amis, j'en ai gagnés beaucoup sur le chemin, de tous horizons. »
« Quand je suis parti, je ne croyais plus en rien. Au final, je pensais que 99 % de la race humaine était pourrie. Je me suis rendu compte que non. J'ai retrouvé l'amitié, la gentillesse. J'ai été surpris, je ne m'y attendais pas. Cette fraternité que nous avons vécue m'a très touché et ému. »
« J'ai découvert de belles personnes, touchantes et attachantes. »
« Je suis devenue plus tolérante envers les autres, je m'arrête plus facilement pour parler avec les gens dans le besoin dans la rue, j'essaie de les aider à mon échelle, tant bien que mal. »
« Le chemin est un moment de réflexion, d'observation de la nature, d'écoute de ses sons. Mais aussi, il invite à être attentif aux douleurs des compagnons ; quand l'un vacille, on se soutient, on s'aide à marcher, c'est la magie du groupe. »
« La lumière du chemin permet d'éclairer l'intérieur de chacun, qui se révèle au fil de la marche. »

« Nous sommes partis un groupe, nous sommes revenus une famille ! » C'est le constat que nous avons tous fait au retour, partageant tout ce que nous avions vécu pendant cette semaine. Et, pourtant, l'un de nous ne disait-il pas, au départ : *« La marche n'est pas un problème, vivre ensemble est un défi »* ? Le souvenir d'une famille peut être douloureux pour certains ; mais la famille, on la rêve toujours chaleureuse et fraternelle, comme un lieu où on peut se construire et s'épauler, en toute confiance, où l'on compte les uns pour les autres, et les uns sur les autres. *« Dans la marche, on apprend à faire confiance à l'autre. »* C'est dans cet esprit que notre famille de marcheurs a vu le jour, pas après pas, jour après jour. Nous nous sommes soutenus, entraidés, nous avons partagé notre quotidien, participé à la vie de la « maisonnée »… La famille, c'est aussi la garantie d'une maison, où il fait bon se retrouver, prendre un café ou un thé ensemble, fumer une cigarette, discuter, « farnienter »… La maison, c'est le repos assuré, le confort après une bonne marche, un lit pour dormir, la douche et un bon repas pris tous ensemble. *« On oublie Paris, on se repose. »* Chaque soir, nous prenions le temps de partager nos impressions de la journée, en toute confiance, réunis tous ensemble pour « debriefer » avant un repos bien mérité.

> ***« La lumière du chemin permet d'éclairer l'intérieur de chacun, qui se révèle au fil de la marche. »***

« Notre pèlerinage a permis de créer des liens entre nous, beaucoup plus que des rencontres une ou deux fois par semaine à "la Pause". C'est une "famille" qui se crée, avec du respect et de la solidarité. »
« Très ému. Je suis un peu sauvage. Je suis heureux de ce qu'on a fait ensemble. On est devenu une famille. J'aurais bien aimé continuer encore deux mois. »
« La famille, c'est partager un bon repas, après une bonne journée de marche. »
« Je me suis senti en famille. »

La famille est accueillante, elle laisse aussi place à « l'étranger ». Certains pèlerins rencontrés le soir au gîte ont peut-être été étonnés de se retrouver avec nous pour partager repas et chansons. *« Vous êtes le premier miracle sur mon chemin »*, nous a dit un soir Philippe, pèlerin de passage.
La marche ensemble sur le chemin a surtout travaillé nos cœurs. Elle a été un temps de pause, un cadeau dans nos vies agitées, un

temps pour souffler, faire le point, en quête de sens, d'une voie pour avancer dans la vie, vers la Vie, ne plus se perdre. « *Je me demandais ce que chacun était venu chercher, je me suis rendu compte qu'en fait, nous cherchons tous la même chose.* » Ce quelque chose est indicible, niché au cœur de chacun. Dans la peine et dans l'effort, chacun s'est découvert, se révélant à lui-même et aux autres, dans des profondeurs parfois insoupçonnées.

« Pouvoir faire la marche de Saint-Jacques, pour moi, c'était un cadeau ; je m'étais donné comme objectif de me remettre en question. »
« Je suis en mission pour le Seigneur. Il me fait souffrir là-haut. J'irai jusqu'au bout. Je continuerai l'an prochain. »
« Au retour, j'ai appelé mon fils. Je n'arrivais pas à parler, je pleurais. Sanglots du bonheur vécu ensemble. Il s'est vraiment passé quelque chose. Cette semaine a modifié ma vision, comme un déclic, fruit de mes discussions avec quelques-uns sur la question de la foi. Le chemin est un miracle. »
« Nous sommes frères et sœurs de la route pour aller à Saint-Jacques-de-Compostelle, rencontrer d'autres frères et sœurs en chemin, et rencontrer Dieu sur notre route. »
« Je ne voyais plus personne, je m'étais clos dans le silence. Cela m'a remis sur un chemin qui me fait vivre. »

Au retour

Le retour dans notre quotidien francilien n'a pas été facile, il nous a fallu du temps pour atterrir et, pour certains, c'était le retour à la rue, dans un squat ou un foyer… Dur retour à la réalité. Nous avions besoin de nous appeler les uns les autres, de vérifier que nous étions toujours bien là, de nous entendre, de nous retrouver.

« Grand bonjour aux "marcheurs de l'Espérance". Je suis de tout cœur avec vous pour affronter notre quotidien. L'étincelle qui nous a poussés jusqu'aux sommets demeure et nous soutient encore. Puisons-la en nous car elle est inépuisable, malgré les souffrances, les situations inextricables, les démarrages au quart de tour, la mauvaise humeur, l'incompréhension. La coquille de saint Jacques est là ! »
« Le retour fut parfois plus dur. L'homme qui part n'est jamais le même que celui qui revient. »
« C'est l'accomplissement d'un rêve, une très belle semaine. Cette fraternité vécue tous ensemble est le signe que ce projet était fait pour nous, il rejoignait chacun de nous. Notre route ensemble ne s'arrête pas là, c'est un début, pas une fin ! À nous de construire ensemble la suite. »

Quelle joie de nous revoir, dix jours plus tard ! Nous nous sommes retrouvés pour décider de notre « à-venir », et nous avons pris des décisions ! Tout d'abord poursuivre nos marches mensuelles, pour rester unis les uns avec les autres et, qui sait, se projeter vers d'autres aventures. Parmi elles, les soixante-dix ans du Secours Catholique : nous nous sommes engagés à faire partie du noyau de marcheurs appelés à traverser tous les territoires du département, à la rencontre des autres groupes et équipes de la délégation. Semaine mémorable, qui s'est terminée par une magnifique célébration avec notre évêque, le 28 mai 2016, à laquelle nous avons pris une part active. Et, comme une famille ne peut vivre sans s'ouvrir à d'autres, notre famille s'ouvre à de nouveaux marcheurs, occasionnels ou désireux de poursuivre avec nous la marche sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.
Nous nous sommes aussi sentis appelés à témoigner de ce que nous avions vécu. Difficile

exercice car, au retour, les mots nous ont manqué pour exprimer toute l'amitié, la fraternité, la complicité et la solidarité qui nous ont unis pendant toute notre marche, tellement ce que nous avons vécu est incroyable, mais vrai ! En regardant les photos, les vidéos de tous ces beaux et bons moments, de ces silences, de ces rires, de ces sourires, de ces paysages… les mots ont jailli : émerveillement, joie, bien-être, amitié, fraternité, famille, spiritualité, dépassement, accomplissement et c'est autour de ces mots que nous avons choisi de raconter notre histoire. C'est ainsi qu'est né, fruit de trois ateliers d'écriture, un livre de témoignages[1].

Et maintenant…

Notre marche ensemble est un trésor, une source à laquelle nous allons puiser. Le chemin nous a permis de goûter l'humanité qui nous fonde. Pour certains, il a aussi révélé une guérison possible, guérison de blessures du passé, ou d'une addiction, sûrs désormais du soutien de la famille des marcheurs. « *À la sortie de ma cure, j'ai pu aller plus loin et ouvrir mon cœur à tout le monde.* » Il a ouvert pour d'autres un chemin de réconciliation qui ne semblait plus possible. Il a été et reste pour tous chemin d'espérance.

Au retour, nous avons aussi compris que nous nous inscrivons dans une filiation : les marcheurs du Secours Catholique d'Avignon et de Marseille ont été pour nous passeurs d'espérance, à notre tour de témoigner de cette espérance qui nous habite et nous porte en avant. L'histoire dans laquelle notre marche s'inscrit nous éblouit encore… et en a inspiré d'autres ! Ainsi, un an plus tard, en octobre 2016, un groupe de marcheurs de l'accueil de jour de la Rampe, à Colombes (Essonne), sont partis vivre l'aventure, à leur tour. Et quelle aventure ! Le réseau s'étend, l'espérance est contagieuse ! Quant à nous, le chemin nous attend… En septembre 2017, nous repartirons ! Cependant, à l'heure où nous terminons ces lignes, nos cœurs sont dans la peine. Frédéric nous a quittés en ce mois de février 2017. C'est un membre de notre famille qui est parti. Pour lui et pour tout ce que nous avons vécu ensemble, nous poursuivrons le chemin. Il nous manquera énormément, mais il sera présent autrement, dans nos cœurs et dans nos prières, tout au long de la marche. Nous sommes des marcheurs de l'Espérance !

Ce qui me donne envie de repartir avec les marcheurs sur le chemin :

« C'est le réconfort, l'amitié, l'amour des gens, la tendresse, on se sent bien ensemble. »
« L'envie de continuer ce qui a été entrepris. L'envie à nouveau de tout lâcher, portable, radio, tracas ; une grande respiration pour être à même d'avoir une nouvelle énergie, un nouveau mental face aux difficultés à venir. »
« L'envie de retrouver cette ambiance, la bonne entente entre nous, les paysages magnifiques, les petites chapelles au détour du chemin. »
« C'est plein de choses à vivre, d'amour et de fraternité. La beauté d'un personnage vient de l'intérieur. »
« L'aboutissement sera Saint-Jacques de-Compostelle. C'est une émotion, un dépassement de soi. »

Ultreïa !

Alexandre, Aliénor, Antoine, Arnaut, Évelyne, Fred, Frède, Frédéric, Ghyslaine, Isabelle, Julien, Laurence, Madjid, Maryline, Medjid, Mickaël, Pierre, Serge
« Marcheurs de l'Espérance », « la Pause »,
Antony (Hauts-de-Seine)

1. *Marcheurs de l'espérance. Du Puy à Aubrac. 26 septembre – 4 octobre 2015*, La petite édition, *avril 2017.*

Sources et ressources

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.

XAVIER SCHWEBEL / SCCF

À propos de l'auteure :

Après vingt-cinq années passées en entreprise, Isabelle Mialon a décidé de quitter son métier d'ingénieure. Un temps de discernement l'a conduite auprès des personnes qui vivent à la rue, d'abord au sein d'une association parisienne puis de la délégation du Secours Catholique des Hauts-de-Seine, où elle poursuit aujourd'hui son engagement.

Mon étoile, c'est vous !

« *Mon étoile, c'est vous !* » Ce cri a jailli en moi ce matin de décembre où je quittais précipitamment la région parisienne, alors que ma mère était au plus mal. Quelques jours plus tôt, à « la Pause », accueil de jour du Secours Catholique à Antony (Hauts-de-Seine), notre petite fraternité « Lève-toi et marche ! » avait partagé les versets du récit des mages, en préparation de la fête de l'Épiphanie. Ce matin-là, nous avions prévu de poser aux personnes venant à « la Pause » cette question : « *C'est quoi ton étoile ? Qu'est-ce qui te fait avancer ?* » Mon étoile à moi, c'est vous, mes amis « marcheurs de l'Espérance », vous que je rencontre en tournées de rue, vous avec qui je chemine depuis plusieurs années… Vous tous que le Seigneur a mis et met sur mon chemin, et qui m'aidez à grandir, modestement, en humanité. Dans cette matinée terrible, alors que j'étais sur la route pour rejoindre ma famille, mes amis tout proches de « la Pause » m'ont appelée, écrit, et ils m'ont portée tous les jours qui ont suivi.

À la rencontre des personnes à la rue

Mon engagement auprès des personnes à la rue est une longue histoire, qui s'enracine, je pense, dans mon enfance. Nul doute que ma grand-mère, qui avait connu la pauvreté, a eu une incidence sur mon attention aux plus démunis. Elle a été pour moi, à elle toute seule, une école de générosité et de bonté. Elle n'avait pas reçu beaucoup d'« instruction », au sens où on l'entend couramment, mais, à l'école de la vie, elle avait beaucoup appris et acquis beaucoup de sagesse. Elle est certainement pour quelque chose dans mon désir de m'engager à ATD – Quart-monde pendant mes années d'études. Malheureusement, cet engagement n'avait alors pas pu se concrétiser. C'est bien plus tard, après une vie professionnelle déjà bien remplie et une fois les enfants devenus grands, que l'occasion s'est de nouveau présentée.

Un jour, lors d'une formation organisée par le diocèse de Nanterre sur le thème de « la priorité évangélique aux pauvres et aux précaires », j'ai été saisie par le témoignage du président de l'association « Aux captifs, la libération », qui avait notamment rapporté cet échange avec un homme qui avait quitté la rue.

À la question : « *Pourquoi t'es-tu relevé ?* », cet homme avait répondu : « *Parce qu'un jour, j'ai compris que quelqu'un ne voulait pas que je meure.* »
Quatre ans plus tôt, je tournais une autre page de mon histoire, j'abandonnais mon métier d'ingénieure, convaincue que j'étais en train de m'y égarer, pour me tourner vers un nouvel horizon, alors inconnu. Durant mes dernières années en entreprise, des événements marquants m'avaient fait prendre conscience qu'il était urgent de réfléchir au sens que je voulais donner à ma vie. Parmi ces événements, le décès de collègues, que j'avais accompagnés dans leur longue maladie. Ils m'ont permis de comprendre où était ma place : auprès des souffrants. J'entendais sourdre en moi cette question des évêques de France : « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* », qui fait écho aux paroles du Christ (Matthieu 25,35-40). J'avais soif de plonger dans les Écritures, avec cette question adressée au Christ, comme celle de ses disciples : « *Où demeures-tu ?* » Quatre années à l'Institut d'études religieuses (IER) de l'Institut catholique de Paris (ICP), au contact de religieuses de tous les continents, ont nourri ma quête et m'ont ouvert un chemin.

> ***« C'est tout un monde que j'ai découvert, fait de violence, de misère, de souffrances de toutes sortes. »***

Ainsi, mon engagement aux « Captifs » a été le fruit d'un vrai discernement spirituel. Comme le chante le psalmiste, mon cœur était prêt (Psaumes 56). La parole du Christ : « *Avance en eaux profondes* » (Luc 5,4) avait particulièrement résonné en moi. J'ai ainsi, pendant deux ans, avancé dans les eaux profondes de la rue. C'est tout un monde que j'ai découvert, fait de violence, de misère, de souffrances de toutes sortes. C'est la croix du Christ que j'ai trouvée, plantée sur les trottoirs parisiens, dans les stations de métro. Dans la rencontre des personnes à la rue, perdues dans le bruit de la ville et au milieu de l'indifférence de bon nombre de passants, j'ai reconnu le Dieu crucifié. Annie, Ali, Roger, Xavier et tant d'autres m'ont profondément bouleversée. Quand j'ai dû quitter les « Captifs », la mort dans l'âme, pour cause de désaccord avec la gouvernance, j'ai éprouvé le besoin d'écrire toutes ces rencontres, pour les fixer dans ma mémoire, par fidélité à celles et ceux que j'avais rencontrés, côtoyés. Quelques paroles fortes se sont imposées à moi. J'ai toujours accordé beaucoup d'importance aux paroles des personnes rencontrées, leurs paroles brutes, « non pasteurisées » pour reprendre une expression de Vivian Labrie[2]. Le père Patrick Giros, fondateur des « Captifs », demandait aux personnes revenant de tournée : « *Que vous ont-ils dit ?* » Car ces paroles sont un trésor, reçues sur une terre sacrée, celle de nos frères en humanité, à la rue. Dans ces paroles, j'ai entendu la parole de Dieu même, et ce cri : « *Ne m'abandonnez pas !* », qui nous renvoie aux paroles de Jésus sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Je revois encore les yeux remplis de larmes de nos amis de la rue, qui nous lançaient ce cri, dans leur immense détresse…

2. Vivian Labrie, québécoise, a participé à la fondation du « Collectif pour un Québec sans pauvreté ».

« Qu'as-tu fait de ton frère ? »

« Qu'as-tu fait de ton frère ? »
Regarde-le au moins,
Il est là, assis par terre,
Seul, dans un coin.

« Qu'as-tu fait de ton frère ? »
De celui qui te crie :
« Viens vers moi, j'erre,
Mais je suis encore en vie. »

« Je ne te demande rien,
Ni compassion, ni chagrin,
Ni pièce, ni coup de main,
Parle-moi, viens ! »

« Laisse dans tes poches tes mains,
Tu vois bien que je ne leur demande rien.
Laisse ta méfiance
Devenir de la confiance. »

« Viens ! Arrête-toi !
Parlons de nos souvenirs,
De ceux qui nous ont fait vieillir,
De ceux qui nous ont aimés,
De ceux qui, parfois, nous ont abandonnés. »

« Viens ! Simplement,
Mais ne me demande pas pourquoi,
Je suis à la rue, sur ce parvis,
À peine à l'abri du monde, et du bruit.
Ne me demande pas pourquoi,
Parfois, je bois et m'oublie. »

« Assieds-toi là, près de moi, par terre.
Regarde-moi, comme ton alter.
Regarde-moi, mon frère. »

Laure

Au-delà de la rencontre

De la relecture de ces rencontres dans la rue est né un livre de témoignages *Ne m'abandonnez pas !* Un cri, dans la rue[3], avec l'espoir que sa lecture contribuerait à convertir le regard porté sur ceux qui vivent la grande exclusion. Cette relecture m'a aussi convaincue d'une chose : j'avais trouvé ma Terre promise. *« Là où on a trouvé Dieu, on a trouvé sa place »*, me disait un père jésuite. J'y étais.
Dès lors, j'ai recherché comment poursuivre mon engagement auprès des personnes en errance dans le département des Hauts-de-Seine, où je réside. Je me suis rapidement rendu compte que le Secours Catholique était présent dans toutes les communes du département. L'une d'elles a attiré mon attention, Malakoff, où l'équipe locale offre un accueil de jour aux personnes en difficulté, le « P'tit déj ». Toute proche du périphérique et de Paris, cette équipe accueille notamment chaque semaine des personnes qui vivent à la rue. J'y suis allée, j'ai vu et j'y suis restée.
Dans le même temps, avec le soutien de la délégation du Secours Catholique des Hauts-de-Seine, nous avons pu mettre en place une équipe de tournées de rue au sud du département, créant ainsi des liens avec l'accueil du « P'tit déj ».

> ***« L'importance aussi de se mettre au rythme de chacun, restant disponible, à l'écoute. »***

Ces quelques années passées à Malakoff m'ont permis d'accompagner dans leur chemin de vie quelques personnes vivant à la rue, ou issues de la rue, essayant d'engager avec elles quelques démarches vers un mieux vivre, en lien avec les travailleurs sociaux ou médicaux de la commune. Moi qui avais mené tambour battant vie professionnelle et vie familiale, j'ai découvert, avec eux et grâce à eux, l'importance du temps pour construire une relation de confiance solide et durable, réciproque et fraternelle. L'importance aussi de se mettre au rythme de chacun, restant disponible, à l'écoute.
Pas à pas, semaine après semaine, une relation fraternelle s'est ainsi tissée avec Philippe, Édith et Axel. Et, quand la confiance s'établit, les mots surgissent, issus d'une histoire enfouie ou cueillis dans les petits faits du quotidien. C'est un beau chemin de fraternité qui s'ouvre, à parcourir ensemble, où l'on ne cherche pas tant à régler un « problème » qu'à goûter ce temps partagé, qui s'offre dans le présent. Un chemin qui fait avancer en eaux profondes, dans les cœurs, et qui peut devenir chemin de réconciliation, avec soi-même, avec les autres, avec Dieu même.

J'ai appris aussi qu'il faut faire attention aux mots, qu'ils peuvent blesser. Ainsi, le jour où je voyais souffrir Édith, que j'avais accompagnée aux urgences de l'hôpital, l'humérus fracturé juste au-dessous de l'épaule, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : *« Ma pauvre Édith ! »* Elle s'est retournée et m'a fixée, son regard planté dans le mien, et m'a dit : *« Ne me redis jamais ça, plus jamais ce mot ! »*
Avec Édith, c'est une histoire d'amitié sincère et d'estime mutuelle. Il est bien difficile de l'accompagner dans la vie qu'elle a choisie et qu'elle assume pleinement, mais nous respectons sa liberté, qu'elle revendique avec force caractère. Édith aime partager sur la beauté du monde. C'est sur ce champ-là que nous nous retrouvons. Avec elle et un poète algérien de passage, nous avons monté un jour un récital de poésie. Voici un de ses poèmes, qu'elle avait choisi de nous lire à cette occasion :

3. Isabelle Mialon, *Ne m'abandonnez pas ! Un cri, dans la rue*, éditions du Signe, 2012.

Madame la Lune

Compagne de la nuit,
C'est Madame la Lune.
J'aime vos elfes lunaires
Vous posez, Madame la Lune, comme une reine
Vos poses sont somptueuses
Vous êtes ma compagne de la nuit.
Vos regards sont sublimes
J'imagine une danse féerique
Avec ses phases temporelles.
Vous êtes une merveille du monde,
Le ciel s'éclaircit grâce à vous.
Madame la Lune aime courir près des étoiles filantes,
Madame la Lune étincelle avec ses étincelles,
Dialogue au firmament avec sa grâce
Qui n'appartient qu'à elle.

Édith

C'est souvent de façon inattendue qu'au détour d'une conversation ou d'un regard, jaillit un échange, profond et en vérité, ou une émotion. Ainsi, avec Abdel et Patricia, un matin au « P'tit déj » de Malakoff. Ne trouvant pas de lieu d'hébergement stable pour eux deux dans le secteur, ils vivaient à la rue. Au détour de notre échange amical, ils m'offrent cette belle histoire, celle des « bougies qui pleurent ».

Les bougies qui pleurent

Désignant Micheline, assise derrière une table, plongée dans son monde intérieur, Patricia me dit, tout à coup : *« Micheline, elle ne croit pas en Dieu. Tout ça, le ciel, les oiseaux, les arbres, la vie… »* Elle désigne d'un grand geste tout ce qui nous entoure : *« Elle ne croit pas que Dieu a fait tout ça. Mais qu'est-ce que tu crois ? T'imagines que c'est venu comme ça, tout seul ? »*
Silence, puis elle reprend : *« Moi, je crois en Dieu. Parfois, je vais dans les églises. J'y vais ici, de temps en temps. Juste à l'entrée. Pas quand il y a du monde. Juste en passant, comme ça. J'aime bien le silence, la paix qu'on y trouve. Parfois, j'allume une bougie. Il y en a que ça fait sourire, mais moi cela me fait du bien… Tu connais la chanson des bougies qui pleurent ? »*, me lance-t-elle.
Intriguée, je lui réponds : *« Non. »*
« Abdel, chante-lui la chanson ! », demande-t-elle à son compagnon.
Abdel sort un peu de sa torpeur et nous sourit. Ici, sorti de l'univers violent de la rue, il semble doux comme un agneau. Je le crois heureux de nous voir discuter ensemble (il me dit souvent : *« Parle avec elle »*), de voir nos yeux qui brillent. Et les siens se mettent à briller aussi. Il bredouille : *« Elle est en arabe »*, comme s'il s'excusait.
Je lui demande : *« Tu peux me traduire les paroles ? »*

Abdel murmure le titre dans un sourire, les yeux mi-clos mais remplis de douceur : « *Pourquoi les bougies pleurent ?* » Et voilà qu'il fredonne tout en me racontant cette belle histoire, leur histoire. Il chantait cette chanson tous les matins à Patricia, alors qu'ils vivaient dans un squat et qu'ils n'avaient d'autre solution que de s'éclairer à la bougie. Au matin, les guirlandes de cire s'étalaient le long des bougies, comme autant de larmes coulées sur leurs vies.
Abdel nous repose la question : « *Pourquoi les bougies pleurent ?* »
« *C'est pour ça que j'aime bien allumer une bougie dans une église*, répond Patricia. *C'est comme des larmes qui coulent.* » L'image nous saisit toutes deux et nous poursuivons d'une même voix, dans un même élan : « *Oui, ce sont comme les larmes de Dieu qui pleure sur nos souffrances. Quand on souffre, Dieu est là, et il pleure avec nous.* » Patricia poursuit : « *Quand tu allumes une bougie, tu sais que tu n'es pas tout seul.* »
Abdel est musulman, Patricia et moi sommes chrétiennes, et c'est Dieu qui nous unit une fois de plus, ce matin-là.

« Aime et fais ce que tu veux »

Cette maxime de saint Augustin, je la vis pleinement au Secours Catholique. Si je n'avais pas eu, aux « Captifs », le « loisir » de partager, le temps d'un séjour, la vie des personnes rencontrées en tournée, cette opportunité s'est présentée avec le Secours Catholique. À deux équipes, celle de tournées de rue du sud 92 et celle de l'accueil de jour de « la Pause » à Antony, nous avons construit avec quelques marcheurs indécis ou très motivés le projet de marcher pendant une semaine sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Semaine exceptionnelle d'amitié et de fraternité, d'où est issu un petit livre de témoignages[4], fruit de trois ateliers d'écriture, vécus au retour tous ensemble. Comme l'a dit l'un des marcheurs : « *Nous sommes partis un groupe, nous sommes revenus une famille.* » C'est cette aventure que nous racontons dans ce même numéro de *L'Apostrophe*, à la rubrique « Agir ensemble » (pages 55-59).
À quelques marcheurs, nous avons aussi saisi l'occasion d'une session sur la vie et l'œuvre de Jean Rodhain (le fondateur du Secours Catholique), à Lourdes, en février 2016. Cette aventure a été très forte, elle aussi. Expérience fondatrice, reposant selon nous sur trois « pieds » indissociables : Jean Rodhain, la Cité Saint-Pierre et le sanctuaire. Triptyque solide, sur lequel nous continuons à nous appuyer. Les moments que nous avons passés au sanctuaire, ensemble, ont été émouvants et intenses. Nous avons eu le sentiment que Notre Dame nous attendait, et qu'elle nous attendait depuis l'instant où nous étions partis marcher ensemble sur le chemin de Compostelle. À la grotte, au pied de la Vierge, nous avons lu et déposé les vœux et les intentions de prière que les uns et les autres nous avaient confiés avant de partir. Cette visite à la grotte a été un immense moment d'émotions : « *Une métamorphose – un grand frisson qui te pénètre et t'investit –, beaucoup de pensées enfouies au fond de nous*

4. *Marcheurs de l'Espérance. Du Puy à Aubrac. 26 septembre – 4 octobre 2015*, La petite édition, avril 2017.

et que l'on avait oubliées ressurgissent – on ne comprend pas ce qui nous arrive –, c'est un lieu propice à la prière à Marie », confiaient Madjid et Fred. Notre unité, dans la prière, m'a révélé une évidence : Marie nous attendait là pour nous accueillir dans l'immensité du cœur de Dieu. Grâce à mes frères marcheurs, Marie a pris une grande place dans ma vie.
Au retour de ce séjour à Lourdes est née une petite fraternité, que nous avons choisi d'appeler *« Lève-toi et marche ! »*. Nous sommes des marcheurs de l'Espérance ! Ensemble, nous nous retrouvons tous les quinze jours pour partager la parole de Dieu. Notre petit groupe est bien modeste, mais bien vivant aussi ! Ce temps de partage est pour nous un lieu de révélation qui nous aide à avancer ensemble sur nos chemins de vie, dans le respect des convictions de chacun.

> ***« Faire confiance à la Providence, en toute chose ! »***

Deo gratias

Si je regarde tout le chemin parcouru depuis cet appel décisif auprès de ceux qui vivent à la rue, je me rends compte combien toutes les personnes que Dieu m'a donné de rencontrer m'ont aidée à avancer sur un chemin de foi, puisant dans ces rencontres et dans la prière comme à la source de la Vie. Grâce à eux, j'ai beaucoup appris et j'apprends encore beaucoup. Ils m'ont appris à trouver Dieu dans ce qui est petit et humble, à reconnaître avec eux toutes les petites lumières du quotidien. Ils ont balayé au loin mes doutes du début, m'apprenant à lâcher prise pour nous laisser guider, ensemble, par l'Esprit ! Faire confiance à la Providence, en toute chose ! *« Faites les affaires de Dieu, il fera les vôtres »*, disait saint Vincent de Paul.
Mon étoile, c'est vous, mes amis ! Avec vous et tous ceux qui sont engagés au service de nos frères et de nos sœurs, je nous sens une foule en marche, avançant comme les mages, guidés par notre étoile, les mains pleines de nos cœurs et de nos vies, prêts à les ouvrir pour donner, et mieux les joindre pour adorer celles et ceux à qui ce don est destiné, Serviteurs souffrants, comme le Christ lui-même. La figure des mages a été essentielle pour Jean Rodhain. *« J'aime beaucoup les trois mages, et j'y crois »*, disait-il. Cette image me parle aussi beaucoup. Comme le disait notre fondateur, il s'agit d'être au rendez-vous de l'Incarnation.

Isabelle Mialon

Empreintes

Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder… Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).

CHRISTOPHE HARGOUES/ SCCF

À propos de l'auteur :

Henri est aussi l'auteur du texte « Farah ! » publié dans la rubrique « Lignes de vie ».
Retrouvez sa présentation en page 47.

Le souhait

Au royaume de Belgique,
En région dite « du Centre »,
Est un bourg,
Un village très petit,
Un coron,
Quasiment un lieu-dit,
Qui s'appelle Bois-du-Luc.
Que le nom est joli !
Bâti loin du présent
– peut-être un siècle ou deux –
Par la direction mère
Des charbonnages du lieu.
N'était-ce ce qui suit,
On pût y être heureux.
Je le dis. Je l'affirme.
Et je m'en fais le chantre !

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Un porion de ce temps,
La tête dans les étoiles
Et le cœur à sa belle
– Digne des plus fameuses toiles –,
La veille de son hymen,
S'en rêvait près du poêle.

Il voulait des enfants.
Les espérait nombreux.
Et des petits-enfants.
Alors il fit un vœu :
Celui qu'ils ne souffrissent,
Ne serait-ce qu'un peu.
Et tant il le voulait
Qu'il avait mal au ventre !

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Aussi exprima-t-il
Cette petite prière :
Qu'ils n'aient pas à connaître
Les noirs trous-de-vers,
Les ténébreuses galeries,
– Prémices de l'enfer –
Où il usait sa vie

Comme avait fait son père.
Et les pères de ses pairs :
Qu'ils ne vissent de la bête
Le pas, le seuil de l'antre !

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Un jour qu'il était
À l'heure au rendez-vous
De ceux qui vont descendre
Tout au fond du trou
– Croyez-moi, peu ou prou –,
Il vit un séraphin
Venir, le regard doux,
Poser un doigt léger
Sur sa nuque, son cou,
Lui chuchoter un murmure
À l'oreille, un frou-frou,
Qui disait tendrement :
« Je suis à tes genoux.
Je vais réaliser
Ton rêve le plus fou ! »

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Et notre gueule noire,
Là, au pied de la tour
Qui trônait, terrifiante,
Tout au fond de la cour,
Sut que ces bâtiments
Qui abritaient les sourds
Aux appels des « ouvrants »,
Des gueules noires au cœur lourd
Allaient très certainement
Disparaître un de ces jours.
C'est donc à cet instant
Que, dans le sujet, j'entre !

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Car, le temps avançant
Nous mena aujourd'hui.
L'Unesco a classé
Presque tout le pays.
Et jamais les enfants
Ne sont descendus au puits.
Ils n'ont jamais connu
La terreur du grisou,
Ni celle de rester
Ensevelis là-dessous.
Non plus que du travail
Ils n'ont tiré un sou !

De la fanfare au diapason,
Du clocher au bourdon,
De l'école des garçons
Aux briques rouges des maisons :
Tout était au charbon,
Tout lui appartenait.
C'était ainsi. Diantre !

Non qu'ils fussent fainéants,
Qu'ils tirassent aux lampions
Ou qu'ils eussent encaissé,
Du Loto, le million.
Ils sont juste au chômage…
Comme toute la région !
Car l'ange était malin,
C'est là mon opinion.
Peut-être me trompé-je ?
Si vous avez raison…
Alors, trouvez l'erreur.
En attendant : Je rentre !

Il n'y a plus de fanfare,
Perdu le diapason.
Déserté le clocher
Et fêlé le bourdon.
Ce n'est plus qu'une ruine
L'école des garçons.
Elles tombent en poussières
Les briques rouges des maisons.
Fermés les charbonnages :
Il n'y a plus de charbon.
Ne reste que la misère
En la région du Centre !

Henri

À PROPOS DE L'AUTEUR :

De son propre aveu, Khalid Hosni a toujours aimé manier les mots. Écrivain et militant, il met aujourd'hui sa plume au service de la cause qu'il a embrassée à Paris : celle de l'accès de tous à un logement digne et du combat contre la précarité, cause qu'il défend au sein d'un groupe de résidents engagés de l'Association des cités du Secours Catholique (ACSC).

Naïma

Beaucoup de gens prennent les SDF pour des errants, n'ayant aucun point de repère, pas de domicile, pas de quartier, un jour ici, le lendemain ailleurs. À les écouter, le SDF n'aurait ni son café, ni son épicier, ni son buraliste, et encore moins son PMU. « *Nous savons bien que le SDF fait son tiercé comme tout le monde*, préciseront-ils, en observateurs avisés, *n'est-ce pas d'ailleurs en grande partie ce qui l'a perdu ! Nous disons juste qu'il ne valide pas ses tickets dans son PMU mais dans un PMU.* » L'adhésion à nos commerces de proximité – toujours d'après ces gens – est sans rapport avec la fréquence ou le nombre d'amis qu'un SDF peut avoir dans lesdits PMU. Il peut dormir tous les soirs devant la porte d'un commerce si l'envie lui en prend, il ne pourra jamais prétendre au titre d'appropriation que seul confère un domicile stable, avec quittances de loyer ou échéanciers à taux variable.
L'histoire qui suit n'a d'autres prétentions que de montrer les attaches que s'emploie à tisser le SDF dans son quartier d'adoption.

Je peux fièrement affirmer connaître le quartier de la gare de l'Est dans ses moindres recoins, rue après rue, chaque bar, chaque épicier – notamment celui qui reste ouvert tard dans la nuit –, chaque résidence. Décrivez-moi l'endroit où vous voulez aller et je vous y amènerai les yeux fermés car, croyez-le, j'ai déjà essayé, en me lançant à moi-même des défis. Oui, il m'arrive parfois, sans rime, ni raison, de m'arrêter soudainement et de me dire : « *Toi qui te prétends de ce quartier, sauras-tu m'emmener au bar qui ferme à deux heures du matin sans ouvrir les yeux et, attention, on ne triche pas.* » Je me dis « *oui* » et je prends le chemin du bar sans heurter un seul obstacle. Comment je procède serait long à expliquer et nous éloignerait du sujet sur lequel nous nous penchons en ce moment. Il est évidemment inutile de me demander les noms des rues et des enseignes, car je ne saurais vous répondre, ou alors je vous dirais avec un grincement de dents : « *Allez voir les gens là-bas, les taxis, eux, connaissent les noms, eux se déplacent dans ce quartier, moi j'y réside.* »
Naïma m'est apparue place de la République : une dame d'une quarantaine d'années, élégante. Elle s'est arrêtée devant moi. Dans sa main, des prospectus et, sur son visage, un sourire, un sourire qui séduit, puis qui s'obstine à séduire, puis qui intimide, puis qui gêne et finit par vous faire battre en retraite, avec pourtant des formules engageantes, des formules de conquête : « *Je peux faire quelque chose pour vous ?* »
Visiblement, et après examen minutieux, je ne pouvais rien faire pour Naïma, sinon l'adopter, sinon l'aimer. D'abord, bluffé par ses prospectus, j'ai été flatté qu'une dame de son élégance ait pu me juger digne de m'abonner à quelque

opérateur et me faire bénéficier des privilèges client mais, devant son silence, devant son regard qui affiche clairement : *« Ou tu parles le premier, ou on va rester des heures comme ça »*, devant sa tristesse, j'ai décidé que cette dame méritait que je lui fasse visiter le quartier de la gare de l'Est.

Mais, avant d'aller plus en avant, j'aimerais mettre quelque chose au clair car, enfin, pourquoi cet amour soudain et ces yeux tristes, et ce regard insistant, pourquoi des adjectifs semblent s'imposer d'eux-mêmes dès lors que les noms auxquels ils se rapportent sont écrits ou dits. Il ne m'appartient pas de résoudre cette énigme, je préfère raconter une anecdote qui m'est réellement arrivée dans un centre d'hébergement.

Le 115 nous avait gratifiés de quinze jours d'hébergement continus dans un centre à Denfert-Rochereau qui disposait d'une grande salle à manger. Trois fois par jour, nous nous y retrouvions, affamés et loquaces : ça criait et ça parlait avec des gestes tels que les gobelets en étaient renversés. Un seul de nos confrères s'isolait, en ascète, de nos gloutonneries : il ne parlait à personne et, une fois son repas terminé, il grattait le coin de la table avec sa fourchette ou son couteau de façon soutenue, en se balançant. Son grattage lui a valu l'animosité de tous, personnel compris, et je ne parle pas des railleries de certains qui, commentant ses excentricités, disaient qu'*« il creuse pour s'évader de lui-même »*, d'ailleurs ils l'avaient baptisé « l'évadé d'Alcatraz ».

J'avais décidé, peut-être par réaction à ces railleries, que ces grincements ne me dérangeraient plus ; aussi, chaque jour, je me rapprochais de plus en plus, m'enhardissant parfois jusqu'à prendre la carafe d'eau, le sel ou le poivre de sa table en lançant des : *« Je peux ? »*, qui n'obtenaient jamais de réponse. Sauf qu'un matin, alors qu'il n'y avait plus que nous deux dans la salle à manger, et que je déjeunais à trois tables de la sienne, les grincements de couverts s'étaient soudainement arrêtés, cédant la place à un monologue qui a duré un quart d'heure ; ce monsieur s'était mis à discuter avec lui-même ou avec une personne invisible et, pendant toute la durée de ses soliloques, il ne m'a pas regardé, tout juste sa tête se tournait parfois de mon côté comme s'il cherchait à me prendre à témoin pour se raviser ensuite. Jamais son regard ne croisa le mien. Ces trois ou quatre hochements de tête dans ma direction m'ont procuré une immense joie et, si la cause de cette joie m'importait peu, je me suis en revanche évertué, non sans mal, à donner un qualificatif à son geste, pas un sens, juste un qualificatif. Or le terme le plus tenace, celui qui revenait à chaque fois, c'était aussi, à mes yeux, le plus galvaudé : un acte de générosité, ce monsieur a eu à mon égard un élan de générosité. Il me semblait que tout ce qu'il pouvait donner à un être humain, il me l'avait accordé en puisant dans ses propres références. Depuis, chaque fois que j'entends ce mot « générosité », c'est-à-dire souvent, j'ai une espèce de ricanement. Une fois, je suis même sorti précipitamment d'un bar sans payer ma consommation, juste parce que, dans une émission télévisée que je regardais en sirotant mon verre, l'animateur a qualifié la performance d'un célèbre acteur de généreuse.

> ***« Après examen minutieux, je ne pouvais rien faire pour Naïma, sinon l'adopter, sinon l'aimer. »***

Après cette digression, mon Athéna, je l'espère, n'aura pas forcément les yeux pers, après cette digression si, en vous parlant des yeux tristes de Naïma, vous arrivez à voir des yeux embués,

s'évadant d'eux-mêmes discrètement, larme après larme, en creusant tout autour, j'aurais réussi beaucoup de mon objectif.
Naïma s'est souvent évadée sur le trajet de la gare de l'Est. Si des gamins couraient en s'amusant, elle les rejoignait dans leur course ; si des passants s'arrêtaient à un passage clouté, elle se mettait devant eux et les gratifiait de son regard triste, avec beaucoup d'insistance, comme une sorte de jeu où elle était toujours gagnante, les autres joueurs préférant abandonner la partie sitôt que les voitures s'arrêtaient au feu rouge. Ces escapades m'inquiétaient peu car, à chaque fois, elle revenait vers moi, heureuse et confuse, en balbutiant : *« Ça va aller, ça va aller. »* Une seule fois, Naïma a réussi à me mettre légèrement en colère, lorsqu'elle s'était arrêtée en face de deux Maghrébins qui sourirent de ravissement en voyant qu'une dame ait pu délaisser son compagnon pour s'intéresser à leurs personnes. En réaction, j'ai accéléré le pas, bien décidé à mettre un terme à notre relation mais, quand elle m'a rattrapé, je me suis contenté de la tancer en marmonnant entre mes dents : *« Alors, il te les faut tous ? »*

> **« *Cette première scène de ménage eut sans doute pour effet de consacrer le couple, à notre insu.* »**

Cette première scène de ménage eut sans doute pour effet de consacrer le couple, à notre insu. Car c'est la scène de ménage qui installe le couple. J'avoue avoir aussi profité de son absence pour me débarrasser des prospectus que j'avais proposé de porter, dans un élan de galanterie.
Naïma n'admettait aucune question ni sur sa vie, ni sur ses origines, et elle n'aimait pas la gare de l'Est, elle la détestait, alors, bon prince, je décidai de l'emmener passer en revue les frontières ouest de mon quartier.
Nous avons beaucoup marché, beaucoup fumé, et Naïma s'est souvent évadée, mais est toujours revenue vers moi. Quand elle s'en allait, je ralentissais ma marche et restais toujours dans le même axe, jusqu'à ce qu'elle me rejoigne, mais le froid devenait insupportable. Dans les yeux de Naïma, je voyais maintenant plus de fatigue que de tristesse et, au loin, pointait déjà le bar que je savais ouvert et, comme chaque soir, une vingtaine de jeunes étaient en terrasse, un verre et une cigarette à la main. J'ai pris la main de Naïma, et nous avons traversé pour rejoindre le bar, puis j'ai lâché doucement sa main en l'encourageant d'un regard complice bienveillant : *« Tu vois tous ces gens, ils sont là pour toi, tu peux les regarder à ta guise, et joyeux anniversaire. »* J'ai continué ma marche puis, au bout de la rue, j'ai tourné à gauche, puis encore à gauche, on eut dit que je m'étais lancé un défi : toi qui prétends connaître le quartier, mène-moi ici ou là, ou encore là-bas. Toi qui te dis de la gare de l'Est, peux-tu m'amener dans les rues dont tous les commerces sont fermés, où aucune voiture de marque BMW ne passe, et où on ne risque pas de rencontrer Naïma ?
Naïma, mon Dieu, ne suis-je pas en train d'abandonner Naïma ? Mais certainement pas, me suis-je écrié outré qu'une idée d'une telle bassesse ait pu me traverser l'esprit, je vais tout simplement prendre cette rue puis encore celle à gauche, puis je prendrai un raccourci qui me mènera droit au bar. Naïma en a pour un moment à dévisager les clients, j'ai tout mon temps ; jamais, je ne te laisserai tomber Naïma ; désormais, j'aurais la responsabilité de ton bien-être. La responsabilité, il s'agit exactement de ça. Mon Dieu, toutes ces années, comment j'ai pu… Mais, grâce à toi, Naïma, désormais, je changerai, je te le promets, je t'entourerai de mes soins. Tu n'auras

plus à demander ni argent ni cigarettes, ni à porter des prospectus, je le ferai pour toi, je veillerai toujours à ce que tu sois bien habillée, je te procurerai les plus belles robes, je t'habillerai chez Emmaüs, non au vestiaire, mais à la boutique. Nous irons tous les deux voir l'assistante sociale, nous nous installerons devant elle et nous lui sortirons notre jeu à émouvoir, je t'apprendrai, Emboline[5] nous apprendra, et, quand nous sortirons du bureau de l'assistante, nous rirons aux éclats de l'avoir bluffée, d'avoir su lui soutirer deux tickets de métro, et nous nous féliciterons mutuellement de notre prestation, puis, par trois fois, nous nous inclinerons devant notre public de la rue. Nous entrerons à la première station de métro rencontrée, nous validerons nos tickets puis nous marcherons vite, très vite, en jetant, de temps à autre, des regards inquiets sur nos montres, comme les gens affairés.

Il me reste une soixantaine de pas à parcourir : quiconque décide d'abandonner, de ne pas y aller, doit le faire maintenant. Quiconque veut rebrousser chemin doit prononcer d'une voix haute, bien distincte, comme s'il était sur les planches : « *Je n'y vais pas, je démissionne.* » Il peut ne pas se justifier comme il peut prétexter une blessure profonde ou un match de foot, mais, dans tous les cas, dire de façon intelligible : « *Je déclare forfait.* »

Moi, j'y vais…

Moi, j'y vais… fort de mon quartier, de mon buraliste…

Car le PMU, c'est *mon* PMU, le boucher est *mon* boucher, tout comme m'appartiennent le bar du coin et la boulangerie d'en face.

Et le ciel qui surplombe tout ça a pour moi un air de déjà-vu…

De déjà rêvé…

Déjà grelotté de froid, déjà bu, déjà ri.

Regardez là-bas, la fenêtre allumée, c'est l'insomniaque du quatrième. Et la voiture sur l'autre trottoir, à partir de demain, elle risque un PV pour stationnement abusif, cela fait bien six jours qu'elle n'a pas bougé de place… J'ai compté.

Les rues sont bien désertes à cette heure, dommage qu'il n'y ait pas de passants, j'en aurais bien bousculé quelques-uns sans m'excuser, sans demander pardon.

Une voiture vient de tourner au bout de la rue, c'est exactement à cet endroit que je dois tourner moi aussi pour rejoindre Naïma, je m'approcherai d'elle sur la pointe des pieds, je mettrai doucement mes mains sur ses yeux, je lui ferai mon : « *Devine !* », puis je lui dirai : « *Avoue, Naïma ! Avoue que tu m'as cru assez lâche pour t'abandonner.* »

J'ai tourné comme venait de le faire la voiture, et je me suis retrouvé en face du bâtiment de la gare de l'Est.

Quel SDF peut affirmer, après cela, connaître son quartier sur le bout des doigts ?

Khalid Hosni

5. Animatrice de théâtre à Emmaüs.

Où trouver *L'Apostrophe* ?

L'Apostrophe est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse :
lapostrophe.secours-catholique.org
Vous pouvez également commander gratuitement à cette même adresse un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau. Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :
emmanuel.maistre@secours-catholique.org

L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 5 000 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Fayet

Comité éditorial : Khalid Hosni, Cyril Bredèche, Jacques Duffaut, Jean-Marc Boisselier, Thierry Guérin, Emmanuel Maistre

Création graphique : Guillaume Seyral / Secours Catholique – Caritas France

Mise en page : Aurore Voet

Iconographie : Élodie Perriot

Photos : Christophe Hargoues (photo de couverture), Elodie Perriot, Patrick Delapierre, Xavier Schwebel / SCCF

Relecture et correction : Olivier Pradel

Ont participé à ce numéro :
Groupe « L'escale » de Dreux (Eure-et-Loir) : Alexandr, Anne-Marie, Béatrice, Chantal, Christine, Claire, Daniel M., Daniel P., David, Denise, Gisèle, Rémy, Rose-Hélène.

Groupe « La table de Cana de Maurepas » (Yvelines) : Bruno, Christine, Françoise, Geneviève, Jean-Luc, Jean-Marc, Joëlle, Maryvonne, Monique, Nicole et Nicole, Odile, Patrick, Pierre.

Groupe « Les Fous d'art solidaires » de Créteil (Val-de-Marne) : Abdallah, Benoît, Brahim, Brigitte, Cyril, Jorge, Marie-Thérèse, Michel, Pascal.

Groupe « Marcheurs de l'Espérance », « la Pause » d'Antony (Hauts-de-Seine) : Alexandre, Aliénor, Antoine, Arnaut, Évelyne, Fred, Frède, Frédéric, Ghyslaine, Isabelle, Julien, Laurence, Madjid, Maryline, Medjid, Mickaël, Pierre, Serge.

Et par ordre d'apparition, Tof, Gérard, Thierry, Jean-Claude, Henry, Jean-Luc, Benoît, Henry, Claudine, Daniel Poutrelle, Isabelle Mialon, Khalid Hosni, Cyril Bredèche, Jacques Duffaut.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

Contact : Emmanuel Maistre, emmanuel.maistre@secours-catholique.org

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

Secours Catholique
Caritas France

ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL